ERASMI ROTERODAMI

SILVA CARMINUM

ANTEHAC NUNQUAM IMPRESSORUM.

GOUDA, 1513.

Tiré à 100 exemplaires, numérotés à la presse :

1 sur peau de vélin;
15 sur papier ancien véritable;
15 sur grand papier de Hollande.
69 sur papier de Hollande ordinaire.

En outre, un très-petit nombre d'exemplaires ont été tirés pour être offerts. Ceux-ci portent tous au verso du titre les signatures de l'auteur de la notice et de l'éditeur.

N° 69

ERASMI ROTERODAMI

SILVA CARMINUM

ANTEHAC NUNQUAM IMPRESSORUM.

GOUDA, 1513.

REPRODUCTION PHOTO-LITHOGRAPHIQUE.
AVEC NOTICE SUR LA JEUNESSE ET LES PREMIERS TRAVAUX D'ÉRASME,

PAR

M. CH. RUELENS,

CONSERVATEUR-ADJ.-HON. A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES.

BRUXELLES,
T.-J. I. ARNOLD, LIBRAIRE-ANTIQUAIRE,
12, RUE DE L'HÔPITAL.

1864

DOCTISSIMO LIBRICOLAE

COLENDISSIMO VIRO

FRID. LAVR. HOFFMANN

J. V. DOCTORI

OB ASSIDVAM ERASMI CVLTVRAM

ET IN LITERATOS

OFFICIA

D. D. D.

Les pages qui vont suivre ne forment pas un mémoire sur la jeunesse d'Erasme. C'est une introduction biographique et des notes extraites d'un travail plus étendu. Elles conduisent le lecteur jusqu'à l'époque où furent écrits les poèmes que nous

publions. Une étude complète sur la jeunesse d'Erasme, sur ces années où se dessine la vie, sur ses amis du collége et du couvent, sur ses premières liaisons littéraires, sur ses premiers écrits, jusqu'au moment où il se fait un nom dans la république des lettres, une pareille étude demanderait un volume.

Nous nous sommes demandé même, si, pour une introduction, cette notice n'était pas un peu longue. Mais l'éditeur nous ayant rassuré sur ce point, nous n'avons plus qu'à demander au lecteur de vouloir bien ratifier cet avis.


Reewÿck
Slupich
Langhe weÿ stÿcht
Oudewatter
Goude
Steÿn
De Issel
Haestrecht
Polsbrouck
Stolwÿck
Schoenhouen
Berckow
Heir Aerts Berghe
Hem

Ce fragment de carte est tiré d'un précieux atlas appartenant à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, et dans lequel on trouve, entre autres pays, dessinées sur une grande échelle, les provinces septentrionales des Pays-Bas. Cet atlas a été exécuté dans le dernier quart du xvie siècle, et peut-être par les frères Deutichom pour Mercator. Quelques parties des Pays-Bas y sont représentées presque vues à vol d'oiseau, et il serait vivement à désirer qu'elles fussent reproduites en fac-simile. Nous doutons qu'il existe, de cette date, d'autres cartes aussi belles et aussi détaillées.

Notre fragment représente le coin de terre où Erasme passa la plus grande partie de son enfance et de sa jeunesse : Gouda et Steyn. On y voit aussi le couvent du Hem, où demeurait son ami Corneille Aurelius.

C'est la seule carte sur laquelle nous ayons rencontré le monastère de Steyn. Nous ferons remarquer que dans l'atlas les maisons religieuses sont indiquées par un clocher surmonté d'une croix.

A mi-chemin de Gouda et de Oudewater, sur les bords de l'Yssel, on traverse une petite contrée nommée le pays de Steyn, et qui formait autrefois la seigneurie de ce nom. En 1130, le pays de Steyn fut donné à l'église d'Oudemunster, à Utrecht, par l'évêque de cette ville, André, des comtes de Kuyk. Au milieu du XIV[e] siècle, il était tenu en fief du chapitre d'Oudemunster par Jean de Beaumont ou de Blois, frère cadet de Guillaume le Bon, comte de Hainaut et de Hollande. La fille unique de Jean de Beaumont, ayant épousé Guy, comte de Blois, lui apporta la seigneurie de Steyn. Il n'était pas né de descendants de ce mariage, mais Jean de Beaumont, qui mourut en 1397, avait un fils naturel que l'on nommait Jean, le bâtard de Blois, chevalier et seigneur de Treslong. Celui-ci reçut de son père la ville et châtellenie de Gouda et le pays de Steyn.

En 1419, quelques chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, ayant à leur tête le prieur Jacobus Gyrardi, obtinrent de Jean de Blois la permission de fonder une maison dans le pays de Steyn. Ils choisirent pour emplacement un terrain situé sur la rive droite de l'Yssel, vis-à-vis de Haastrecht, à une lieue de Gouda. L'évêque d'Utrecht, Frédéric de Blankenheim,

confirma l'autorisation, et le curé de Haastrecht, Hugues Ellinc, y ajouta son consentement. Le nouveau cloître fut dédié à Saint-Grégoire, pape, et reçut le nom d'Emmaüs. Jean le bâtard mourut en 1435 et laissa la seigneurie de Steyn à Jean de Treslong, un de ses fils, qui était chanoine du chapitre d'Oudemunster, à Utrecht. Celui-ci confirma les concessions faites par son père aux religieux d'Emmaüs et y ajouta de nouvelles faveurs. Il leur permit de posséder dans la seigneurie 6 *hoeven* de terre (102 hectares environ). S'ils acquéraient des terres au-delà de ce chiffre, ils devaient les vendre à leur profit endéans l'année.

Jean de Treslong, muni du consentement du chapitre d'Oudemunster, vendit, le 15 avril 1438, pour 2800 florins du Rhin, la seigneurie de Steyn à la ville de Gouda, à condition de maintenir intacts les anciens priviléges et concessions. La ville institua en son nom, pour seigneur du pays, Jean Woutersz, qui confirma de nouveau les lettres octroyées au monastère.

Mais la ville n'ayant pas accompli ses engagements, le pays de Steyn retourna aux chanoines d'Oudemunster; cependant en l'année 1481 un nouvel accord survint entre le magistrat de Gouda et le chapitre. La ville paya une somme de 1000 florins du Rhin et resta définitivement en possession du pays.

Les premiers religieux qui occupèrent le couvent d'Emmaüs se signalèrent par leur piété et leurs bonnes mœurs, et il semble que pendant les déchirements du diocèse d'Utrecht, lors de la lutte pour le siége épiscopal entre Rodolphe van Diephout, Raban van Helmstad et Zweder van Kuilenburg, lutte qui occasionna de grands désordres parmi le clergé, il semble que le couvent de Steyn ne se départit point de sa bonne renommée. En 1442,

le prieur de Steyn, Jean Klaassen (Johannes Nicolai), qui présidait le chapitre général de chanoines réguliers de Hollande et de Zélande, voulant opposer une barrière au relâchement qui s'introduisait dans les monastères de son ordre, prit l'initiative d'une réforme générale. La règle primitive, octroyée par l'évêque Frédéric de Blankenheim, fut révisée et améliorée; elle fût revêtue de l'approbation de Rodolphe van Diephout et acceptée comme règle définitive par les prieurs des chanoines, au chapitre général de l'an 1444.

Peu à peu cependant, des abus se glissèrent à Steyn à la suite d'un accroissement de richesses. Les restrictions apportées à l'accumulation des biens par la charte de Jean de Treslong ne suffirent plus : la ville de Gouda, devenue propriétaire de la seigneurie, fut obligée d'en édicter de nouvelles. Dans un accord qu'elle fit avec le prieur, le 13 décembre 1451, il est stipulé qu'aucun religieux ne pourrait apporter, soit par dot, soit par héritage, plus de 65 nobles d'Angleterre, et que les revenus du couvent ne s'élèveraient point au-delà de 500 nobles par an, somme fixée pour l'entretien de quarante personnes.

Voilà, en résumé, ce que nous connaissons de l'histoire de cet obscur monastère. Il végéta ainsi jusqu'en 1549. Le 16 juillet de cette année, il devint la proie des flammes, par la malveillance ou peut-être seulement par la négligence d'un religieux. On ne songea pas à le rebâtir. En 1551, les moines obtinrent du magistrat de Gouda la concession du couvent des Brigittines, et se retirèrent en ville. Un quart de siècle plus tard, la Réforme les obligea de quitter pour toujours cette dernière résidence.

Le couvent de Steyn était situé sur la rive droite de l'Yssel, dans un terrain humide et insalubre. Après l'incendie, on y

bâtit une ferme. Il n'en reste plus rien aujourd'hui, mais l'emplacement qu'il occupa se nomme encore *het Klooster*, le Couvent.

C'est dans ce monastère presque ignoré qu'Erasme fut contraint de passer près de quatre années de sa vie, quatre années dont, jusqu'à sa mort, le souvenir exerça sur lui une influence puissante, presque fatale. On peut dire avec raison qu'une grande partie des déboires, des incertitudes et des faiblesses même de cette existence si glorieuse, mais si tourmentée, ont eu pour origine le passage d'Erasme par le couvent de Steyn. C'est là que, malgré lui, il revêtit la robe du moine.

Erasme naquit, selon toute apparence, à Rotterdam, le 28 octobre 1469 (1). Enfant illégitime de Gerrit Elias, de Gouda, et de Marguerite, fille d'un médecin de Zevenbergen, il fut, dès sa naissance, une victime du sort. Son père, persécuté par sa famille, prit la fuite vers Rome, où il subsista péniblement.

(1) Il existe de nombreuses variantes quant à la date de naissance d'Erasme. L'inscription de la statue de Rotterdam donne l'année 1467 et c'est l'opinion la plus commune. Nous adoptons le chiffre 1469, en prenant pour base ce point qu'il avait vingt et un ans à sa sortie du couvent de Steyn, ce qui eut lieu en 1491. Voici le tableau que nous dressons :

Naissance.	1469
A l'école, de 4 à 9 ans	1473-1478
A Deventer, de 9 à 13 ans	1479-1482
Il retourne à la maison, perd ses parents; il a 14 ans.	1483
A Bois-le-Duc, trois ans	1484-1486
Chez ses tuteurs. Un an de fièvre; il a 18 ans	1487
A Steyn, quatre ans; il a 21 ans.	1487-1491

Avec la date de 1469, toutes les discordances disparaissent; cette date, d'ailleurs, n'est en contradiction avec aucune donnée positive.

Trompé par ses frères, qui lui avaient annoncé la fausse nouvelle de la mort de Marguerite, il se fit prêtre, et, par cette résolution, il lui fut impossible à jamais de donner un nom à son fils. Mais étant revenu aux Pays-Bas, il s'acquitta noblement de ses devoirs de père : l'enfant, après avoir accompli sa quatrième année, fut mis à l'école à Gouda, où sa mère était retournée. Cette école était tenue par Pierre Winkel, qui fut depuis l'un des tuteurs d'Erasme et le principal auteur de sa vocation.

L'enfant n'y fit pas grands progrès à en croire l'homme illustre. « *Ac primis annis minimum proficiebat in litteris illis inamœnis, quibus natus non erat.* »

Cette phrase est assez obscure. On s'est demandé quelles étaient les *litteræ inamœnæ* pour lesquelles Erasme se disait n'être pas né. « Que lui pouvait-on faire faire à l'âge de cinq ou six ans ? N'était-il point né pour apprendre à lire et à écrire, à décliner et à conjuguer en latin ? Il faut qu'il veuille parler de quelque autre chose, de la musique peut-être, ou de tel autre exercice des enfants de chœur (1). »

Nous croyons qu'il s'agit tout simplement dans ce passage de l'enseignement primaire de la langue maternelle d'Erasme ; on sait qu'il affectait un profond mépris pour toute langue vulgaire. Pour lui les seules *litteræ amœnæ*, c'était cette grande littérature classique de Grèce et de Rome, dont il fit l'étude de toute sa vie et qui devait lui mériter un jour le titre de Restaurateur des lettres.

Quand l'enfant eût atteint sa neuvième année (2), il fut envoyé

(1) Bayle, *Dict. hist.* Article Erasme.

(2) On n'est pas d'accord sur la date de son arrivée à Deventer. Van der Aa (*Biographisch Woordenboek*, 1859), dit que ce fut en 1478, tout en admettant

à l'école de Deventer ([1]). Sa mère, l'ange gardien de son enfance, ***custos et curatrix teneræ ætatis***, s'y rendit avec lui.

Cette école était alors la plus célèbre des Pays-Bas. L'institut des Frères qui la dirigeaient avait été fondé par Florent Radewyns, le zélé compagnon de Gérard Groote. A l'époque où le jeune Erasme arriva à Deventer, il était sorti déjà de l'institut quelques hommes remarquables à divers titres : outre le fondateur, on cite Gerlach Petersen (Gerlacus Petri), Johannes de Kempen, le frère de Thomas à Kempis, et le cardinal Nicolas de Cusa.

Cependant, nous dit Erasme, l'enseignement de l'école était barbare.

L'institut de Deventer, comme tous ceux des Hiéronymites ou Frères de la vie commune, avait été dans son principe, une école de mysticisme plutôt que de science profane. On y enseignait bien la lecture, l'écriture et suffisamment de latin pour comprendre les écrivains ascétiques, pour en faire des copies et des extraits; mais l'enseignement ne paraît pas avoir été au-delà. Gérard Groote, le fondateur de la communauté, n'avait-il pas dit expressément à ses disciples : « Que la base de vos études et le miroir de votre vie soient d'abord les Évangiles, car ils renferment la vie du Christ ; puis les vies des Saints et les sentences des Saints Pères; les lettres de Saint Paul et les actes

1467 pour date de la naissance. M. Delprat croit qu'il y séjourna de 1474 à 1479. (*Verhandeling over de broederschap van G. Groote*, 2e uitg., Arnhem, 1856).

([1]) Cette école était l'école capitulaire, dépendant de la cathédrale et placée sous la direction du chapitre; mais l'enseignement y était confié alors aux Frères de la vie commune.

des Apôtres, ensuite les écrits édifiants de Saint Bernard, d'Anselme et d'Augustin. »

Et ailleurs : « Ne perdez pas du temps à la géométrie, l'arithmétique, la rhétorique, la dialectique, la grammaire, la poésie et l'astrologie. Tout ce qui ne nous rend pas meilleurs, ni ne nous détourne pas du mal, est nuisible (1). »

On pourrait dire même, jusqu'à un certain point, que l'idée première de G. Groote était une réaction contre la science qui commençait à se faire jour dans les universités. Élève de l'Université de Paris, professeur à celle de Cologne, il était savant en tout ce qu'on enseignait alors, mais il n'avait trouvé qu'amertume et dégoût au fond de tout savoir humain. C'était sous l'empire de cette aversion subite et de ce détachement du monde, qu'il institua sa communauté.

Elle ne fut, dans le principe, que la réunion de quelques hommes qu'il avait entraînés par l'éloquence et l'onction de sa parole et qui vivaient ensemble sous le même toit, travaillant à copier des livres religieux et développant leur vie intérieure dans de pieuses méditations. Du vivant de leur fondateur, il ne paraît pas qu'ils ouvrirent des écoles. Ce fut son successeur, Florent Radewyns qui ajouta aux occupations habituelles des Frères, celle d'instruire le peuple. Il fonda l'établissement de Deventer dans sa propre maison d'abord, et acquit ensuite, en 1391, par échange, une habitation plus vaste, dans la rue dite Pontstegelestraat. L'institut prospéra : les élèves y accoururent en grand nombre. En 1441, les Frères bâtirent une vaste maison pour recevoir soixante-dix pensionnaires.

(1) Stallaert et Vanderhaeghen, *De l'instruction publique au moyen-âge*. (Mém. cour. de l'Acad. de Belgique, t. XXIII, p. 123).

Dès que les disciples de Gérard Groote se furent mis à enseigner et qu'ils obtinrent du succès, on peut dire qu'ils oublièrent de plus en plus les préceptes du fondateur. Ils instruisaient dans la science du salut, mais en même temps ils jetaient, sans s'en douter et comme malgré eux, la semence du savoir profane. En apprenant à lire et à écrire au peuple, jusqu'alors à peu près privé de toute instruction, ils ouvraient à une foule d'esprits des horisons nouveaux, et faisaient germer dans les cœurs des aspirations inconnues. Et les maîtres eux-mêmes n'en étaient pas exempts; car tous n'avaient pas, sans doute, cette volonté forte et implacable de Gérard Groote à réfréner notre nature curieuse et altérée de savoir. Tout en enseignant l'inoffensive grammaire de Jean de Garlande, ils apprenaient à balbutier quelques noms de l'antiquité classique, et la curiosité, plus forte que les prescriptions de leur pieux fondateur, devait les porter à faire plus ample connaissance avec les maîtres de l'art d'écrire. Ces noms, du reste, leur furent bientôt apportés par une voix plus forte, celle de la renommée, qui leur annonçait jour par jour les merveilleux progrès de la Renaissance des lettres en Italie. Il est difficile de s'arrêter dans le chemin de la science, l'institut des Frères de la vie commune en fournit la preuve.

Essentiellement religieux, ou plutôt ascétique, d'abord, et faible sous le rapport littéraire, leur enseignement grandit de plus en plus et parvint enfin à une grande hauteur. Vers la fin du XVe siècle, les écoles des Frères sont les premières des Pays-Bas.

Ce progrès fut assez lent. A l'époque où le jeune Erasme vint à Deventer, l'école, quoique prospère, était barbare, mais une réforme s'y opérait.

On y apprenait, dit-il, *Ebrardus et Joannes de Garlandia.*

Ebrardus Bethunensis, ou Évrard de Béthune, florissait au XIIe siècle et avait composé un ouvrage célèbre, intitulé : *Græcismus, de figuris et octo partibus orationis*. C'était une grammaire latine dont les règles étaient formulées en vers barbares et qui fut, pendant trois ou quatre siècles, l'instrument classique des écoles pour l'étude du latin. L'auteur l'avait nommée le *Grécisme*, parce que la partie principale en était consacrée à expliquer les mots latins dérivés du grec.

Jean de Garlande, grammairien et poète anglais, vivait au XIIIe siècle (1). Il est l'auteur, entre autres, du fameux *Facetus*; sorte de poème moral en distiques rimés, roulant sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers son prochain et envers soi-même, poème qu'il composa dans le but de suppléer à ce qui manque aux fameux distiques qui portent le nom de Caton. Ce poème — si on peut donner ce nom à cette rapsodie barbare — a été en vogue dans les écoles pendant près de trois siècles, et il fut souvent réimprimé, entre autres, à Deventer, chez Jac. de Breda, en 1494 et en 1499.

On peut en dire autant du *Floretus*, espèce de catéchisme en vers que Gerson ne dédaigna pas de commenter, du *Cornutus* et de divers traités de grammaire, sur les synonymes, les équivoques, etc., traités qui allaient de pair avec le Grécisme d'Evrard de Béthune (2).

Erasme cite encore plusieurs autres manuels en usage alors dans les écoles des Pays-Bas : le Papias, l'Huguitio, le Catho-

(1) Ce point a été parfaitement établi par M. Victor Le Clerc, au tome XXI de l'*Hist. littér. de la France*.

(2) V. *Hist. littér. de la France*, t. VIII, p. 83 et suiv.

licon, l'Isidorus, etc. [1]. Les diatribes dont il les accable à tout propos sont empreintes peut-être de quelque exagération. Sans doute, ces ouvrages étaient ridicules sous le rapport de la forme, mais il se trouve encore aujourd'hui des auteurs qui prétendent que la méthode d'envelopper les règles de la grammaire ou de la logique dans un ou plusieurs vers, barbares peut-être mais faciles à retenir, avait ses avantages, et que le dernier mot n'a pas été dit sur l'inutilité du *Jardin des racines grecques*, de Port Royal. Mais Erasme avait en vue l'abus que faisaient de ces ouvrages des instituteurs incapables et inintelligents, plutôt que les livres eux-mêmes.

Si l'enseignement était arriéré vers l'époque où Erasme vint à Deventer, il faut dire aussi qu'une grande réforme s'y accomplissait sous l'impulsion d'un homme qui a rendu les plus grands services à l'enseignement dans les Pays-Bas, et qui, plus que tout autre peut-être, a contribué au dévéloppement de l'intelligence d'Erasme. Cet homme, c'est Alexandre Hegius.

Né vers 1420, selon d'autres en 1433, à Hech, près de Horstmar, en Westphalie, Hegius dirigea d'abord l'école de Wezel, et ensuite celle d'Emmerik. A l'âge de quarante ans, il alla écouter les leçons du jeune et déjà célèbre Rodolphe Agricola, le restaurateur des lettres grecques en Allemagne. Ayant été ensuite, vers 1469, nommé recteur de l'école de Deventer, il y fit preuve de tant de science et de zèle que l'on accourait de partout pour assister à ses leçons. Sous sa direction, l'école eut bientôt deux mille deux cents élèves, venus d'Allemagne, de France et des Pays-Bas.

[1] V. surtout le *Conflictus Thaliæ et Barbar.*, OEuvres compl., t. I, p. 890.

Hegius fut à la tête de l'école pendant trente ans environ : il mourut vers la fin de décembre de l'an 1498 (1).

Erasme n'ayant pas terminé ses études à Deventer, ne fut pas directement l'élève d'Hegius, qui dirigeait la classe la plus élevée. Mais il l'entendit aux grandes fêtes, jours auxquels l'illustre maître donnait une leçon générale aux classes réunies. C'est dans ces conférences qu'il puisa les préceptes de la bonne littérature, tels que savait les enseigner le disciple d'Agricola, c'est là aussi qu'il ressentit pour Hegius cette haute estime dont il donna plus tard tant de témoignages dans ses œuvres.

Son véritable professeur fut Jean Syntheim, *Sinthius*, *Joannes de Synthis* ou *Johannes Van Delden*. Versé dans le grec et le latin, il s'efforça de seconder Hegius dans la réforme des méthodes d'enseignement. A cet effet, il fit la révision de la principale grammaire en usage dans ce temps-là, celle d'Alexandre de Ville-Dieu. Il en publia une nouvelle édition commentée, qui devint d'un usage presque général dans les écoles des Pays-Bas et d'Allemagne (2).

(1) V. sur Hegius : *Overijsselsche almanak voor oudheid en letteren*. Deventer, 1852, p. 37-67.

(2) *Magistri Alexandri opus; cum Glossa, per Johannem Synthis*. *Daventriæ*, Rich. Pafraet, 1488, in-4°. — Idem, sous ce titre : *Glosa super prima et secunda parte Doctrinalis Alex. Galli Grammatici : per Joannem Synthen. Daventr. Rich. Pafraet*, 1497, in-4° — Idem, sous ce titre : *Commentarii grammatici in Doctrinale Alexandri. Parisiis, Jodocus Badius*, 1504.

Il publia en outre : *Joannis Sentinensis composita verborum. Ejusdem verba deponentialia. Dav.* 1490, in-4°. — Idem, ibid., *Jac. de Breda*, 1495, — Id., ib., 1498, in-4°.

Il paraît que Sintheim fut le premier qui sut distinguer dans le mérite naissant du jeune Erasme les germes des plus hautes destinées littéraires. Cependant l'illustre écrivain ne s'est guère souvenu de son maître ; plus tard, il n'entretint avec lui aucune correspondance et n'en parle guère qu'une seule fois, dans l'abrégé de sa vie. Il est à croire qu'il n'a point partagé la bonne opinion dont ce maître jouit parmi ses contemporains.

Erasme eut à Deventer quelques condisciples dont les noms figurent dans ses écrits et avec lesquels il continua des relations. Un des principaux d'entre eux est Bartholomæus de Coloniâ (nommé aussi *Decimator*, latinisation de son nom de famille *Zehender*). Né vers l'an 1460, il avait neuf ans de plus qu'Erasme. Il suivit aussi les leçons d'Hegius et devint un ardent défenseur de la bonne latinité contre le jargon monacal de son temps. Son zèle pour le purisme allait jusqu'à l'exagération : aussi ses élèves avaient-ils tracé, sur le mur de la classe, un dessin satirique qui le représentait auprès d'une marmite d'où il tirait sans cesse de nouveaux mots pour les offrir à manger. C'est de là qu'il reçut le surnom de *Kok* (cuisinier). Il était d'une telle sévérité qu'on disait de lui qu'il était un second Hercule menaçant la jeunesse, une massue à la main (1).

(1) Delprat, *Verhandeling over de broederschap van G. Groote*, etc., 2e édit. Arnhem, 1856, p. 74. — Paquot, XII, p. 113.

Barthélemi de Cologne a publié : *Epistola mythologica plerisque lepidis sententiis ... referta, Daventriæ*, Jac. de Breda, vers 1489-90. — Ib., 1496. — Id., Delft (Chr. Snellaert), 1495, etc., etc. — *Sylva carminum. Dav.* J. de Breda, 1491. — Id., *Munster*, 1494. — *Barth. Coloniensis canones. Zwollis*, 1500. — *Libellus elegiacus de septem doloribus illustrissimæ virginis Mariæ. Dav.* Jac. de Breda, 1514.

Ortuinus Gratius était professeur de cinquième à Deventer, à l'époque où s'y trouvait Erasme.

Ce théologien, qui acquit moins de célébrité par ses ouvrages que pour avoir été la victime d'Ulrich de Hutten et de Reuchlin, dans les *Epistolæ obscurorum virorum*, était originaire du duché de Munster, fit ses études à l'école d'Alex. Hegius et professa plus tard à Cologne, où il mourut en 1542. C'était un homme éclairé, instruit et bon humaniste (1), mais qui s'attira l'inimitié des réformateurs par ses ouvrages de controverse. Il n'était nullement le champion de la barbarie littéraire, comme on le représentait, mais il n'était pas de taille à lutter, par l'esprit, contre ses adversaires. Quelques personnalités imprudentes semblent avoir été cause de l'animosité avec laquelle on le poursuivit et dont Erasme prit sa bonne part. En plusieurs occasions, il en parle en des termes peu flatteurs. Il aura con-

(1) « *Quid venit in mentem Gratio, ut suas literulas turpiter servire vellet quorundam stultitiæ, seu potius ambitioni cum eo videatur ingenio præditus Gratius, ut si vero judicio justam operam adjunxisset, inter eloquentes ac liberatos haberi potuisset.* » (*Epist. Erasmi Pirckheimero*, CCCLXXIV, tome III, p. 384).

Les *literulæ* dont parle Erasme sont sans doute les *Lamentationes obscurorum virorum. Non prohibite per sedem apostolicam. Coloniæ.* 1518. C'est une réponse d'Ortuinus au libelle de Reuchlin, réponse très-vive, très-acerbe, mais complètement dépourvue de goût littéraire. Erasme y est assez maltraité; il ne pouvait d'ailleurs pardonner à Ortuinus d'avoir divulgué une lettre que lui, Erasme, avait écrite à Joannes Cæsar et dans laquelle il s'exprime défavorablement sur les *Epistolæ obscurorum virorum*. Par cette indiscrétion, en effet, Erasme, qui aimait assez à ménager la chèvre et le chou, se trouva dans une fausse position vis-à-vis des auteurs de ce piquant ouvrage.

servé, sans doute, quelque souvenir désagréable de son ancien condisciple.

On cite encore parmi les amis d'Erasme, à Deventer, le chanoine Jean Oostendorp, qui n'a pas laissé d'écrits, mais qui rendit des services à Hegius dans son enseignement (1), et Jacobus Faber.

Ce dernier naquit à Deventer, en 1472, et, après y avoir fait ses études, il dirigea la deuxième classe dans l'école de cette ville (2). Il est possible qu'il y ait été un peu plus tard qu'Erasme : cependant, il eut avec lui des relations basées sur leur commune présence au collége.

En 1503, Jacques Faber fit imprimer quelques poésies d'Alexandre Hegius et les dédia à Erasme (3).

Tous les ans, dans l'une ou l'autre circonstance solennelle, l'illustre directeur avait coutume de lire à ses élèves une pièce poétique de sa composition. C'est le recueil de ces pièces, soigneusement rassemblées, que Faber publia sous le patronage de son ancien condisciple. Quelques-unes de ces poésies ont pour sujet un trait de la vie de la Vierge ou du Christ, mais la plupart sont simplement morales; et il est assez curieux de les mettre en rapport avec les premières œuvres d'Erasme. On reconnaitra de suite dans celles-ci l'influence du maitre, tant sous le rapport du choix des sujets que sous le rapport du style. Tous deux ont fait la satire de l'avarice et de la mollesse, tous deux ont cherché à inspirer aux jeunes gens l'amour des belles-lettres

(1) V. Delprat, *Verhandeling*, etc., loc. cit.

(2) « *Intranei Daventriensis lector secundæ classis* » (Revius, *Daventria illustrata. Lugd.-Bat.* 1651. p. 140.

(3) *Opuscula Alex. Hegii, duobus partibus*. R. Pafraet. 1503.

et de la vertu. La forme des vers, les réminiscences classiques qui y fourmillent, donnent aux poésies de l'un et de l'autre une physionomie semblable. Cependant, il y a plus de netteté, plus d'imagination dans celles de l'élève que dans celles du maître.

Dans sa dédicace, Jacques Faber annonçait la publication prochaine des *Dialogues* d'Alex. Hegius : ils parurent, en effet, la même année chez Pafraet. Ils traitent des questions philosophiques ou littéraires; deux ou trois, des sujets religieux. Les deux ouvrages sont devenus très-rares.

Erasme peut avoir eu pour condisciple à Deventer, Hermannus Buschius Pasiphilus, un des bons poëtes de l'époque. Né à Dulmen, en Westphalie, il vint faire ses études à l'école dirigée par Alex. Hegius. En 1480, il se rendit en Italie, où il se lia avec plusieurs hommes célèbres. Parmi ses ouvrages, on compte deux livres d'épigrammes, *Epigrammatum libri duo. Lipsiæ*, 1550, qu'il dédia à son ancien maître Hegius, et un *Carmen gratulatorium de adventu Erasmi Coloniam. Coloniæ*. 1516.

Cependant, Buschius et Erasme ne se sont pas connus au milieu du grand nombre d'étudiants qui fréquentaient l'école de Deventer, car, dans ce dernier poëme, Buschius dit qu'il voit Erasme pour la première fois :

Venit, certa fides, vidi, vidi ipse cupitum
Optatumque mihi toties occurrere vultum
Hospitis egregii, dextramque amplexus inhæsi.

Plus tard, il intervint dans les controverses théologiques d'Erasme, et il prit le parti de celui-ci contre ses adversaires. Il existe une lettre de Buschius et trois lettres d'Erasme dans la vaste correspondance de ce dernier.

Enfin, il faut nommer encore un certain Corneille, chanoine régulier, cité par Revius. Ce Corneille était le contemporain de Jacques Faber; il étudia la poésie dans l'école de Deventer et écrivit un poëme en XXX livres, ayant pour sujet la vie de la Vierge, et intitulé : *Marias* (1). Les dix premiers livres étaient dédiés à Jacques Faber, et dans la préface il parle en ces termes : « Après avoir terminé six livres de la première décade, je faillis perdre mon courage en contemplant la grandeur du travail. Mais un chanoine régulier, du nom d'Erasme, me tendit la main et m'exhorta à ne pas abandonner l'œuvre. C'est un homme dans la fleur de la jeunesse, d'une piété régulière, et le plus habile de toute notre époque peut-être, dans l'art d'écrire en prose ou en vers. Il se montra envers moi comme un autre Mécène, et même, si je puis m'exprimer ainsi, il me rendit dans ce travail le service qu'un Hébreu rendit à Saint Jérôme, tout en rappelant sans cesse le mot de Virgile : le travail opiniâtre surmonte tout. »

Un peu plus loin il ajoute un fragment d'une lettre d'Erasme : « Je vous soupçonne, mon cher Corneille, de m'en vouloir pour avoir rappelé vos vertus. Fâchez-vous tant que vous voudrez, mais jamais je ne saurais m'empêcher de célébrer vos louanges. En outre, je vous demande avec les instances les plus vives de me dédier (la demande est hardie sans doute), votre insigne et immortel ouvrage, *La Mariade*, auquel vous travaillez en ce

(1) Ce poëme existait en manuscrit à la bibliothèque de Deventer. Nous ne le voyons plus mentionné dans le *Catalogus Bibliothecæ Daventriensis*. *Dav*. 1832, in-8°, et nous ignorons ce qu'il est devenu. Il serait intéressant de savoir s'il existe encore.

moment. Vous le savez, personne ne vous est plus attaché que moi, et j'ai pris la résolution de défendre, de recommander, d'honorer votre travail autant que je pourrais le faire, je ne dirai pas pour vos travaux (car il paraît que je suis assez inhabile à leur rendre ce service), mais, à coup sûr, comme personne n'aura jamais pris la défense des siens. Faites donc en sorte de me le faire transcrire selon votre promesse et de me l'envoyer. »

Qu'il soit question dans ces lignes de J. Faber et d'Erasme, dit Revius, cela n'est pas douteux, mais je n'ai jamais pu découvrir qui était ce Corneille.

Ce Corneille n'est autre, croyons-nous, que Corneille Aurelius, de Gouda, dont nous parlerons plus loin. Nous n'avons pas trouvé de traces de son poëme, mais on sait que Corneille se livrait avec ardeur à la poésie et il est souvent parlé de ses poëmes dans la correspondance d'Erasme. C'étaient sans doute des espèces d'épopées de longue haleine, car il est question encore dans les lettres d'une histoire versifiée de Saint-Nicolas (1). Valère André cite parmi les ouvrages de Corneille un livre d'Odes sur les douleurs de la Vierge, qui se trouvait en manuscrit chez Marcus Zuerius Boxhorn, à Leyde (2). Il cite encore des poëmes sur Saint Corneille et sur Saint Martin.

Il ne peut être question ici de Corneille Werdenus, le religieux de Steyn, dont il sera parlé plus loin. Il demeurait sous le même toit qu'Erasme, on ne peut donc songer à une correspondance entre eux.

Timannus Camenerus Guernensis fut aussi élève de l'école

(1) V. *Epist.* CCCCXVII, p. 1804.

(2) *De B. Virg. Deiparæ doloribus Odarum liber.*

d'Hegius au temps d'Erasme. Il naquit à Guerna, dans le diocèse de Munster et gouverna l'école très-florissante de cette ville depuis 1500 jusqu'en 1530. Il écrivit un *Abrégé de la philosophie naturelle, de la dialectique et de la grammaire.* Il ne semble pas avoir eu de relations avec Erasme.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire Jean Murmellius, de Ruremonde. Il est probable que ce savant et laborieux instituteur était élève de l'école de Deventer en même temps qu'Erasme, mais il ne paraît point que ces deux condisciples aient eu plus tard des relations entre eux. Murmellius se lia d'amitié avec son autre condisciple Ortuinus Gratius.

Les premières productions de la plume d'Erasme datent de l'époque où il était à Deventer. C'est là qu'il composa son poème bucolique :

Pamphilus insano Galateæ captus amore...

C'est un pastiche de Virgile, dans lequel on rencontre un bon nombre de fragments classiques, mais qui peut, en somme, passer pour un très-bon *devoir* de collége. On y reconnaît de la facilité, de l'abondance et de l'esprit. Il faut remarquer que l'auteur n'avait pas quatorze ans. Ce poème fut publié pour la première fois en 1539, par Alard d'Amsterdam (1) sous ce titre : *D. Erasmi Roterodami Bucolicon, lectu digniss. Cum scholiis Alardi Aemstelredami, cuius studio nunc primum et repertum et æditum est. Coloniæ ex off. Heronis Alopecii. An.* 1539.

On lit dans les gloses d'Alard que le poème n'a pas été publié d'après le manuscrit original, mais d'après une copie, et qu'il en existait encore une autre copie chez Renier Snoy, récemment

(1) Sur Alard d'Amsterdam v. PAQUOT, t. II, p. 404.

décédé, où elle avait été égarée pendant plus de quarante ans avec d'autres poésies de la jeunesse d'Erasme. Il n'est pas douteux, dit Alard, qu'Erasme les aurait publiées, s'il les eût retrouvées.

Il est probable qu'il s'agit là des poésies que nous publions de nouveau aujourd'hui.

L'édition des œuvres complètes d'Erasme, publiée par Froben, comprenait déjà un certain nombre de pièces poétiques qui datent presque toutes de la jeunesse de l'auteur. Le Clerc, dans sa grande et belle édition, en fit paraître un certain nombre d'autres, prises dans un manuscrit provenant de Pierre Scriverius. Sauf les épigrammes, la plupart des poésies d'Erasme ont été composées soit à Deventer, soit à Bois-le-Duc, soit à Steyn; il serait difficile, et ce serait d'ailleurs un travail fort oiseux, que d'essayer de déterminer quelles sont de l'une et de l'autre époque.

On ne connaît presque point de détails sur la jeunesse d'Erasme pendant son séjour à Deventer; il paraît cependant que ses brillantes qualités s'y firent remarquer de bonne heure. Il avait douze ans quand le célèbre Rodolphe Agricola, dans une de ses tournées, vint à Deventer visiter son ami Alex. Hegius et l'école dont la renommée s'étendait partout. Hegius lui fit voir les compositions des élèves; une d'entre elles le frappa vivement et il désira qu'on lui en présentât l'auteur. On lui amena le jeune Erasme. Agricola lui fit quelques questions, fut frappé de ses réponses et, l'envisageant fixément, comme pour lire dans ses yeux, il lui prédit qu'il serait un jour un grand homme (1).

Quoi qu'il en soit de la vérité de cette anecdote — car Agricola fit des prédictions du même genre à Jean Murmellius et à Herman

(1) Melchior Adam, *Vita Erasmi*, p. 87.

Buschius — il est à remarquer qu'Erasme fut toujours un admirateur enthousiaste d'Agricola. Il en a fait plusieurs fois l'éloge le plus chaleureux.

Erasme resta à Deventer jusqu'à la troisième classe (*ad classem tertiam*) : il avait treize ans. Une maladie contagieuse qui vint, à cette époque, exercer de grands ravages dans la contrée, emporta sa mère, et lui-même dut fuir à Gouda, son pays natal. Gérard, son père, à la nouvelle de cette mort si inattendue, tomba malade et mourut peu de temps après.

Le jeune homme reste seul au monde à l'âge de quatorze ans.

Avant sa mort, le père d'Erasme institua trois tuteurs, en qui il avait toute confiance, pour veiller sur son fils et administrer la petite fortune qu'il lui laissait. Le principal d'entre eux était Pierre Winkel, le maître d'école de Gouda. Mais leur négligence ou leur mauvaise foi dissipèrent l'avoir du pauvre orphelin.

Celui-ci était assez mûr pour être envoyé à quelque Université : les tuteurs n'en firent rien. Pour couvrir les abus de leur gestion, et de crainte de le lancer dans les études qui pourraient un jour lui donner une position dans le monde, ils avaient résolu d'en faire un religieux. Il fut donc emmené à Bois-le-Duc dans une autre institution des Frères.

Cette maison avait été fondée en 1425, par Gérard de Kalkar, et avait alors pour directeur un certain Romboldus. Erasme perdit près de trois années de sa vie parmi ces religieux qui avaient, selon lui, la mission de l'attirer dans leur ordre. « Ce genre d'hommes, dit-il, se répand par le monde entier pour perdre les bons esprits et semer de la graine de moines. » Romboldus, qui admirait l'intelligence du jeune homme, se prit à le solliciter

vivement de s'agréger à son troupeau. Mais le jeune homme s'excusait sur son inexpérience et son âge.

Nous n'avons aucun détail sur le séjour d'Erasme à Bois-le-Duc, il faut croire que le souvenir de ces trois années lui pesait beaucoup. Cependant, comme il le dit lui-même, il y continua ses études et y forma de plus en plus son style par la lecture de quelques bons auteurs.

Miné par une fièvre quarte, il dut quitter cette maison et retourna auprès de ses tuteurs : l'un d'eux venait de mourir dans une épidémie, les deux autres, et surtout Pierre Winkel, sans doute, se mirent à lui parler de nouveau de la vie religieuse. Le jeune Erasme, quoique languissant et fiévreux, résiste pendant plus d'une année. Il n'avait, comme il le dit lui-même, aucune aversion pour la piété, mais il avait horreur du couvent.

On lui donne un délai pour réfléchir. L'un des tuteurs suborne diverses personnes pour abattre l'esprit déjà affaibli de son pupille.

Entretemps aussi, il lui cherche une place dans quelque monastère, et arrête son choix sur la maison de Sion, près de Delft : un couvent de chanoines réguliers de l'ordre de Saint Augustin et le principal de cet ordre.

Le jour arrive où Erasme a promis de se décider : le jeune homme continue à répondre qu'il ignore ce que c'est que le monde, ce que c'est qu'un monastère, et ce qu'il est lui-même. Il croyait agir avec prudence, pour apprendre à se connaître, en demandant de passer quelques années encore sur les bancs de l'école.

Furieux de cette résistance, Pierre Winkel lui répondit un jour : C'est donc en vain que j'aurai fait tant d'efforts et tant de

démarches pour obtenir ton admission dans une pareille maison! Va, tu n'es qu'un fainéant, un mauvais esprit! Je renonce à ta tutelle. Cherche toi-même à trouver de quoi te nourrir!

Le jeune homme répondit avec fermeté qu'il acceptait la démission offerte et qu'il se croyait parvenu à un âge où l'on n'a plus besoin de tuteurs.

Winkel ne se tint point pour battu : craignant peut-être d'avoir des comptes à rendre, il poursuivit ses obsessions; mais, voyant qu'il n'obtiendrait rien par les menaces, il recourut de nouveau aux moyens détournés. Il fit agir son frère, qui était également tuteur d'Erasme et qui avait peut-être plus d'action sur son esprit Ce nouvel embaucheur fit jouer les caresses et l'intrigue. De toutes parts, il dirigea vers le récalcitrant de sages conseillers qui lui vantaient les douceurs, la paix, les avantages de la vie monastique. Erasme n'avait plus ni compagnon ni ami qui ne fût gagné par cet homme.

Outre les tourments de cette obsession continuelle, il était miné par la fièvre; et dans cette situation d'esprit, il se sentit plus que jamais du dégoût pour le cloître.

Un jour cependant, il s'en alla, tout à fait par hasard, visiter le couvent d'Emmaüs, près de Gouda. Il y trouva son camarade de chambrée à l'école de Deventer, Corneille Werdenus, qui revenait d'Italie, où il n'avait pas appris grand chose, et se disposait à revêtir l'habit de chanoine régulier.

Werdenus, dans son entrevue avec Erasme, se mit à dépeindre avec de grandes paroles les mérites du nouveau genre de vie qu'il allait embrasser, la belle bibliothèque du couvent, le loisir que l'on y avait pour étudier, la tranquillité dont on jouissait et la concorde angélique qui régnait dans cette sainte maison. Erasme

se laissa gagner : il se sentit entraîné à partager le sort de son ancien ami d'école. D'autres excitations lui venaient encore du dehors, et la fièvre ne le quittait pas. Sous le toit de son tuteur, la vie lui était devenue insupportable; il cessa de lutter contre lui-même, accepta le sort qu'on lui imposait, et entra comme novice dans le couvent de Steyn. Il n'avait pas vingt ans.

Afin de l'habituer à sa nouvelle existence, et dans l'espoir peut-être de lui donner le change sur sa vocation, il paraît que, dans le commencement, on le dispensa de toutes les sévérités de la règle. Il ne jeûnait pas plus qu'il ne voulait, il ne prenait aucune part aux exercices du chœur qui avaient lieu la nuit, il pouvait enfin se livrer tout à fait à son amour pour l'étude.

Nous avons vu déjà que le relâchement avait pénétré petit à petit dans le monastère. Erasme nous dit expressément, dans l'abrégé de sa vie, que la vraie piété n'y régnait point : il prit donc le parti de se soustraire aux devoirs d'une vie qui lui était antipathique et il se réfugia dans l'étude des lettres.

Corneille Werdenus partageait tous ses goûts. Les deux amis travaillaient ensemble avec une ardeur extrême; la nuit, ils se levaient pour lire les bons auteurs, qu'Erasme expliquait. Un autre compagnon se joignit à eux. C'était Guillaume Herman, de Gouda, jeune moine plein d'amour aussi pour les belles-lettres et qui s'est fait depuis un nom comme poëte. Ce dernier, dont Erasme vante le savoir autant que l'excellent caractère, devint son ami le plus cher. Il l'appelle quelque part une partie de son âme et conserva toujours pour lui un profond attachement. Plus tard, quand il eut quitté le cloître, Erasme conserva avec Herman, qui était resté à Steyn, un commerce épistolaire, et il lui rendit le

service de publier, à Paris, un recueil de poésies, fruit des loisirs du zélé religieux [1].

Les études littéraires de ces trois amis opérèrent une révolution dans le couvent. Stimulés par leur exemple, les religieux qui passaient un peu trop leur temps à boire, à manger et à dormir, secouèrent leur paresse et se mirent à leur tour à étudier les belles lettres. L'heureuse influence se fit sentir au delà des murs du monastère.

(1) Guillaume Herman était le neveu de Corneille Aurelius, ou Lopsen, de Gouda. Il est auteur des ouvrages suivants :

Guilielmi Hermanni Goudani, Hollandiæ, Gelriæque bellum quod gestum circa a° 1507 et deinceps. Publié d'abord à Amsterdam en 1517 et reproduit par Ant. Matthæus dans ses *Analecta vet. et medii ævi*, t. I, p. 321.

Guiliermi Hermanni Goudensis sylva odarum, *Parrhisiis*, 1497, in-8°. Voyez sur la part prise par Erasme dans cette publication, *Epist.* CCCXCV, t. IV, p. 1781.

Expostulatio Christi morituri. *Antv.*, 1559 *et* 1562, in-8°.

Quelques fables d'Esope et d'Avienus, traduites ou mises en prose dans le recueil : *Fabularum quæ hoc libro continentur, interpretes, atque autores sunt hi : Guilielmus Goudanus*, etc. *Lovanii*, *ap. Theod. Martinum*, 1520 — It. *Antv.*, 1539.

D. Hieronis vita et passio. Poème héroïque vu en manuscrit par Valère André au couvent des chanoines réguliers de Saint Martin à Louvain.

D'après une lettre d'Erasme à Corneille Aurelius (*Epist.* CCCCX, t. IV, p. 1796), Guillaume Herman a écrit encore un poème en l'honneur de saint Bavon, poème qu'on disait avoir été composé par Erasme. C'est probablement le même dont parle Valère André, et il faut lire, sans doute, dans l'édition Le Clerc, *in laudem div. Hieronis* au lieu de *Bavonis*. Nous ne savons ce que ce manuscrit est devenu. Il n'est pas mentionné par Sanderus, *Bibl. manuscripta*, ni dans un catalogue manuscrit des codices de Saint Martin à Louvain, plus détaillé que celui de Sanderus et existant à la Bibliothèque de Bruxelles.

Erasme était le centre de ce petit mouvement. Il s'appliquait avec une ardeur extrême à découvrir les secrets de cet admirable langage que parlaient Cicéron, Quintilien, Salluste et Térence, et s'y exerçait déjà à la guerre qu'il poussa si vigoureusement plus tard contre les méthodes vicieuses dont se servait la scolastique de ce temps-là dans l'enseignement de la langue grecque ou latine.

Nous en apercevons les premières traces dans les plus anciennes lettres que nous possédons d'Erasme. Elles datent de son séjour à Steyn et jettent une vive lumière sur ses travaux, ses études et ses relations. Elles font partie de sa correspondance avec un personnage qui exerça de l'influence sur sa jeunesse et dont l'amitié ne lui fut pas inutile. Nous voulons parler de Corneille Aurelius, oncle de son ami Guillaume Herman (1). Ces lettres, souvent assez longues, sont des espèces de joûtes littéraires entre les deux amis. Après les protestations les plus chaudes et les plus élégamment tournées, Erasme déclare que leurs divergences

(1) Corneille Lopsen, dit Cornelius Goudanus, ou Aurelius, latinisation *par à peu près* de *van Gouda* (*goud*, or), était chanoine régulier au couvent du Hem, près de Schoonhoven, ou, selon Valère André, à Hemsdonck, près de Dordrecht. Il fut historien et poète et mourut en 1510. C'est le même qui est appelé *Aurotinus* dans deux lettres d'Erasme. Le Clerc, dans son édition des œuvres d'Erasme, commet évidemment une erreur en faisant deux personnages différents d'Aurotinus et d'Aurélius. Le nom d'Aurotinus est sans doute une plaisanterie d'Erasme, ou, ce qui est tout aussi possible, une mauvaise lecture du mot Aurelius. Les lettres 1 et 2, datées de 1489 et 1490; 407 à 415, non datées, sont toutes adressées au même, et, dans le nombre, il en est plusieurs qui sont du temps où Erasme se trouvait à Steyn. Les lettres 416 à 419 sont adressées par Cornelius à Erasme, et la lettre 420 a été écrite par Guillaume Herman à son oncle Corneille.

dans des questions littéraires ne doivent pas influer sur les sentiments qu'ils ce portent l'un envers l'autre. « Mes auteurs à moi, mes guides, dit-il, sont, parmi les poètes, Virgile, Horace, Ovide, Juvenal, Stace, Martial, Claudien, Perse, Lucain, Tibulle, Properce; et parmi les prosateurs, Cicéron, Quintilien, Salluste, Térence ([1]). Et pour ce qui regarde l'étude des élégances, il n'est personne en qui j'aie plus de foi qu'en Laurent Valla. »

Corneille Aurelius répond que, selon lui, l'auteur des *Elegantiæ latini sermonis* n'était qu'un corbeau croassant, à quoi Erasme riposte qu'il le regarde comme le grand maître de l'éloquence. De là toute une petite querelle, parfois assez vive, mais qui ne troubla point sérieusement l'attachement que se portaient les deux amis.

C'est peut-être cette discussion qui donna lieu aux premiers travaux d'Erasme contre la *barbarie* de l'enseignement. C'est à cette date que remonte son *Conflit de Thalie et de Barbarie* ([2]), une scène dialoguée très-amusante et très-mordante contre l'école des Frères à Zwolle. *Barbarie* vante avec beaucoup d'emphase les livres usités dans cette institution : le Florista, le Papias, l'Huguitio, le Michel Modista, etc. — Ce sont tous des barbares, répond *Thalie!*

([1]) « *In soluta oratione Tullium, Quinctilianum, Salustium, Terentium.* » On s'étonnera peut-être de voir Erasme classer Térence parmi les prosateurs. Mais il le considère comme un philosophe plutôt que comme un poète, il trouvait d'ailleurs ses vers très-négligés « *in hoc autore perturbatior est carminum ratio.* » (*Epist.* MCCXXXVIII *Joanni et Stanislao Boneris*, t. IV, p. 1458.)

([2]) « *Conflictus Thaliæ et Barbariei.* » Cette pièce a été publiée par Le Clerc (tome I, p. 890), d'après une copie manuscrite provenant de Pierre Opmeer, l'auteur de l'*Opus chronographicum*. Erasme fait mention de cette pièce dans une lettre à Corneille Aurelius.

Voyons vos résultats. Et *Barbarie*, pour donner une idée de la poésie de Zwolle, récite les cinq vers suivants :

Zwollenses tales, quod eorum Theutonicales
Nomen per partes ubicunque probantur et artes,
Et quasi per mundum totum sunt nota rotundum,
Zwollensique solo proferre Latinica solo
Discunt clericuli nimium bene verba novelli.

Et *Thalie* d'éclater de rire. Sur quoi, *Barbarie* furieux s'écrie : Adieu ! je dédaigne de vous écouter et je retourne à Zwolle voir ce que les miens ont fait !

C'est sous l'empire de ces idées qu'il commença, à Steyn, ses *Antibarbares*, dont il n'existe que le premier livre (1).

Cet ouvrage devait présenter, en quatre livres, une défense complète des bonnes lettres contre les *barbares* qui les avaient plongées dans l'abaissement le plus odieux. Ces barbares, il ne faut pas oublier de le dire, ce sont, avant tout, les moines qui se mêlent de l'enseignement : c'est donc ici que nous apercevons les premiers traits de cette longue guerre qu'Erasme entreprit contre les ordres monastiques de son temps. Nous ne savons point cependant si ces invectives existaient primitivement dans le livre des Antibarbares tel que nous l'avons aujourd'hui, car Erasme ne publia cet ouvrage qu'en 1518, après l'avoir complétement revu.

Il l'offrit à Jean Sapidus, principal du collége de Schelestadt, et, dans l'épître dédicatoire, il expose l'idée qui lui inspira cet écrit :

(1) *Antibarbarorum liber primus*. Œuvres complètes X, p. 1691.

« Que notre nature est forte et énergique, cher Sapidus! Dans mon enfance, les bonnes lettres étaient à peu près exilées des écoles, je n'avais ni précepteurs, ni livres : aucune récompense ne stimulait mon ardeur. Tout le monde cherchait à m'éloigner des études et à me pousser vers d'autres voies, et cependant je me sentais entraîné vers le culte des Muses. Ce n'était point mon jugement — pouvais-je en avoir à cet âge? — c'était un sentiment naturel qui m'inspirait. Je prenais en haine tous ceux que je savais être hostiles aux études classiques, et j'éprouvais de la passion pour ceux qui les cultivaient. Quant aux hommes qui avaient acquis le moindre renom, je les vénérais comme des êtres supérieurs, je les regardais avec extase. Aujourd'hui que je marche vers la vieillesse, je ne me repens point d'avoir eu ces sentiments. Non pas que je condamne les autres sciences parce qu'elles ne me plaisent pas, à moi, mais parce que je sais combien est froide, imparfaite et aveugle, l'érudition qui n'est pas fondée sur l'étude des bonnes lettres.

Et cependant, il est honteux de le dire, il y a des êtres assez sots pour mépriser la meilleure portion du savoir humain, des êtres qui bafouent du nom de *poétastrie*, tout ce qui appartient à l'antique et exquise littérature. Ces gens-là, qui m'ont odieusement tourmenté pendant mon enfance en m'éloignant de mes prédilections, j'ai voulu en tirer vengeance par ma plume, sans les nommer pourtant. J'entrepris donc cet ouvrage quand je n'avais pas vingt ans. »

Ce sont là les idées qui présidèrent à ce livre. L'introduction nous fait connaître dans quelles circonstances il fut écrit.

« Pendant ma jeunesse, une épidémie vint à sévir au milieu de nous, je me retirai dans un petit bien de campagne situé en Bra-

bant. C'était un endroit aussi sain qu'agréable, aussi propice aux études qu'à la santé. L'académie de Platon n'offrait pas plus de loisir, et nous lisons qu'elle était située sous un ciel empesté. Autour de moi j'avais le silence, l'air pur, des ruisseaux limpides, des tapis de verdure, des bois opaques, toutes choses qui plaisent aux Muses et que ne dédaigne pas le philosophe. Dans cette retraite heureuse et rustique, je reçus la visite inespérée de Guillaume Herman, le plus cher de mes amis, celui qui depuis mon enfance s'est attaché à moi par un lien de sympathie autant que par un amour commun des mêmes études. Son arrivée me fut d'autant plus agréable qu'elle était inattendue, et pour ne pas être seul à jouir du bonheur de sa présence, je fis avertir Jacques Battus, secrétaire de la ville voisine de Berg-op-Zoom. »

Quand les trois amis furent ensemble, ils partent pour la promenade et font la rencontre de Josse, un médecin, et de Guillaume Conradus, un des notables de la ville. Une conversation s'engage et la question est traitée sous toutes ses faces par les interlocuteurs. Mais l'examen de cet ouvrage n'entre pas dans le cadre que nous nous sommes tracé.

Erasme ne se bornait pas à faire la critique impitoyable des méthodes d'enseignement et à combattre le détestable langage que la scolastique avait introduit dans la république des lettres, il se préoccupait en même temps du soin de donner lui-même des leçons.

Dans sa petite querelle littéraire avec Corneille Aurelius, il avait préconisé hautement les *Elegantiæ linguæ latinæ* de Laurent Valla. Il professait une profonde admiration pour cet illustre philologue et peut-être frise-t il un peu l'exagération dans les éloges qu'il lui prodigue. Peut-être ressentait-il quelque secrète

sympathie pour cet homme qui avait puissamment contribué à la régénération des études classiques et en même temps poursuivi de ses sarcasmes des institutions ou des abus qu'Erasme commençait déjà à attaquer lui-même. Il y a plus d'un point de rapprochement entre le rôle que ces deux hommes, également savants, également frondeurs, ont joué dans l'histoire de la Renaissance. La différence entre eux réside principalement dans le caractère, et de ce côté-là, Erasme est bien supérieur au célèbre écrivain italien.

Les six livres de *Elegantiæ linguæ latinæ* avaient paru pour la première fois à Rome, chez Johannes-Philippus de Lignamine, en 1471, et il s'en faisait la même année une édition à Venise, chez Nicolas Jenson et une autre à Paris, chez Gering. L'ouvrage se répandit rapidement et devint le Manuel de la bonne latinité; il fut un peu plus lent à s'introduire dans les écoles du Nord (1).

Il avait dix-huit ans (2), quand un maître d'école lui demanda de faire de l'ouvrage de L. Valla un extrait approprié à l'intelligence assez inculte des commençants. Erasme accomplit son travail à la hâte et le donna au pédagogue sans en conserver une copie, ne songeant pas plus à le publier, dit-il, qu'à se pendre. Cependant il fut imprimé, à son insu, et à son grand déplaisir; on avait donné à son ouvrage le titre de *Paraphrase*, tandis qu'il n'était qu'un abrégé, on y avait mêlé des observations qui n'étaient ni

(1) On publia en 1495, à Deventer, chez Rich. Pafraet un petit volume intitulé : *Elegantiæ terminorum ex Laur. Valla aliisque.* C'est un abrégé à l'usage des écoles qui n'a rien de commun avec le travail d'Erasme.

(2) Ce fut sans doute pendant l'année qui précéda son entrée à Steyn et qu'il passa chez son tuteur. Ce maître d'école est, probablement, Pierre Winkel lui-même.

de L. Valla ni d'Erasme. Deux éditions imparfaites (¹) n'en épuisèrent pas la vogue, on allait en donner une troisième en France, ce qui le détermina à revoir complétement le travail qu'il publia en 1534. La préface est datée de Fribourg, 31 décembre 1533.

Dans les doux loisirs que lui octroyait une tolérance mêlée d'admiration peut-être, Erasme put se livrer à son aise à ses goûts littéraires. Afin d'exercer son style et aussi un peu à l'invitation de ses collègues, il écrivit plusieurs pièces oratoires dont quelques-unes ont été conservées.

Nous avons d'abord un *Discours sur la paix et la discorde contre les factieux* (²), dédié à son ami Corneille Aurelius de Gouda. Il fut publié pour la première fois dans l'édition de Le Clerc, d'après le manuscrit d'Opmeer, déjà cité. Ce discours est un véritable *devoir* de rhétorique, un assemblage de vulgarités et de citations d'auteurs, pour prouver les bienfaits de la paix et les malheurs de la discorde. C'est une de ces élucubrations déclamatoires comme il en foisonne pendant tout le XVIᵉ siècle. Mais cela est du meilleur style et d'une élégante latinité : c'est tout ce que l'on demandait alors. Erasme avait vingt ans quand il le composa.

Un autre produit de sa vingtième année, c'est le *Traité du mépris du monde* (³).

L'introduction nous fait connaître quand et à quelle occasion il fut composé :

(¹) Nous connaissons celle de R. Estienne : *Epit. Des. Erasmi in elegantiarum libros Laur. Vallæ*, etc. *Paris*, Rob. Stephanus, 1531, in-8°.

(²) *Oratio de pace et discordiæ contra factiosos ad Cornelium Goudanum*. O. c., p. 543.

(³) *De contemptu mundi*. L. c., p. 1239.

« Je me suis plaint fort souvent, ami lecteur, d'être la victime du zèle de mes amis. De mon vivant et malgré moi, ils se permettent quelquefois de livrer au public des niaiseries que j'ai écrites dans mon enfance comme exercice de style, et que je n'ai jamais destinées à être mises entre les mains des hommes. Et en cela je suis d'autant plus mal partagé, qu'on les publie dans le siècle heureux où nous vivons, tandis qu'elles eussent été bien moins exposées aux moqueries du public si on les avaient imprimées à l'époque où elles ont été conçues. On les lira maintenant comme si elles émanaient d'un vieillard ; elles contiennent des choses que je n'ai pas écrites dans ma jeunesse, elles seront lues par une génération qui renferme une foule d'esprits délicats.

Jadis, — j'avais à peine vingt ans, — à la prière malicieuse d'un homme qui est encore de ce monde, j'écrivis une épître par laquelle cet homme devait persuader à son neveu Josse d'embrasser le même état de vie que lui. On fit plusieurs copies de cette épître et on la répandit sous mon nom, quoique je n'aie pas de neveu Josse. Je l'avais écrite à contre cœur, avec négligence, comme il est facile de le voir; c'est un ramassis de lieux communs, je n'avais pas encore lu les bons auteurs. Les imprimeurs en vinrent à me menacer de la publier si je ne la publiais point moi-même. Je viens donc de la relire, d'y faire quelques légers changements et je me résigne à la confier à la presse. En agissant ainsi, j'espère que l'on cessera un jour de se passionner pour les vétilles de mon enfance, Adieu, cher lecteur; si vous lisez ces choses, lisez-les avec indulgence, lisez-les même comme elles ont été écrites, avec mauvaise humeur. »

Nous en sommes réduits aux conjectures sur la question de savoir qui est le neveu Josse et l'oncle barbare, le Thierry de

Haerlem, à la sollicitation duquel Erasme composa cette lettre malencontreuse. Il est fort possible que l'histoire de cet oncle et de ce neveu ne soit qu'une feinte. Nous ne voyons dans ce travail qu'une de ces amplifications de rhétorique comme l'*Oratio de pace*, l'*Encomium matrimonii*, qu'Erasme composa *styli exercendi causâ*, comme il dit, sur des sujets proposés par le petit cénacle littéraire du couvent. Ce traité du *Mépris du monde*, qui est un plaidoyer en quatre points en faveur de la vie monastique, devait lui être particulièrement désagréable quand, plus tard, il quitta l'habit de chanoine régulier. Ses ennemis, — et ils étaient nombreux, — auront ramassé et fait circuler cet écrit pour mettre l'auteur en contradiction avec lui même, le moine défroqué avec le défenseur de la vie claustrale. C'est alors qu'Erasme aura imaginé cette histoire de l'oncle et du neveu.

Il est certain que ce traité ne fut point publié tel qu'il avait été composé, et parmi les « légers changements » qu'Erasme y introduisit, il en est un qui se trahit de lui-même : c'est la conclusion. Dans tout le cours de son plaidoyer, le jeune auteur accumule les arguments pour prouver les misères du monde, la vanité des richesses, des plaisirs, et le bonheur de la solitude; il recommande la vie monastique comme étant la plus digne, la plus méritoire; puis il termine par un chapitre dans lequel il fait la comparaison entre les monastères des premiers temps du christianisme et ceux de l'époque où il écrit, et la comparaison, on doit s'y attendre, n'est pas en faveur de ces derniers. Et pour péroraison, il adresse à Josse le conseil de ne pas s'engager dans un ordre religieux, mais de chercher quelque part une société de véritables chrétiens pour vivre au milieu d'eux. « Croyez-le bien, dit-il en terminant, être en compagnie de gens vertueux

c'est être dans un monastère, et si vous vivez suivant les promesses que vous avez faites à votre baptême, il est inutile de faire d'autres vœux. Si vous conservez cette blancheur que vous aviez après avoir reçu le baptême, ne souhaitez pas de porter un habit de Dominicain ou de Carme, et ne regrettez point de n'être ni Bénédictin, ni Guillelmite, si vous faites partie du troupeau des vrais chrétiens. »

Evidemment ces paroles n'ont pas été écrites par Erasme, religieux au couvent de Steyn. Elles émanent de l'homme aigri par les longues luttes qu'il avait soutenues contre quelques moines de son temps. Elles ont été écrites, sans doute, comme tant d'autres du même genre, dans un moment où l'homme célèbre venait de recevoir quelque nouvelle injure au sujet de sa sortie du cloître. Il serait assez intéressant de pouvoir mettre en parallèle les deux textes de ce traité pour suivre les changements qui se sont opérés dans l'esprit d'Erasme, et nous rendre compte de l'influence qu'ont exercé sur lui quelques incidents de sa vie aventureuse.

L'*Oraison funèbre de Berthe de Heyen* [1] date aussi de la vingtième année d'Erasme. Elle a été publiée pour la première fois dans l'édition de Le Clerc et provient du manuscrit d'Opmeer, comme l'*Oratio de pace* et le *Conflictus Thaliæ*.

Bertha de Heyen était une dame de Gouda, belle, riche et douée de toutes les vertus. Devenue veuve, elle s'adonna à la piété et à la bienfaisance. Tous les ans, au jour du vendredi saint, elle faisait venir chez elle treize pauvres à qui elle lavait

[1] *Oratio funebris in funere Bertæ de Heyen Goudanæ, viduæ probissimæ, ad filias ejus superstites, in oppido eodem* (l. c., VIII, p. 551).

les pieds et qu'elle faisait asseoir à sa table. Elle s'était faite, en quelque sorte, l'infirmière du grand hôpital contigu au couvent des Récollets. Sa maison était ouverte à tous les religieux, et ceux de Steyn s'y rendaient fréquemment. Il semble, d'après cette oraison funèbre, qu'Erasme était tout spécialement son protégé. Elle lui avait donné des secours et de bons conseils, et, dans les grandes circonstances, elle avait recours à lui. Il en rapporte un exemple :

« Elle avait une fille nommée Marguerite, qui était d'une grande beauté et qu'elle aimait avec prédilection. Cette fille se maria et la noce fut célébrée avec splendeur. Après six semaines de mariage, elle tomba mortellement malade. On me fit appeler, j'accours. Une foule de personnes se trouvaient autour du lit : tout le monde pleurait et sanglotait. La mère seule ne pleurait pas. Quand la pauvre fille eut rendu son âme à Dieu, Bertha se tourne vers moi : Vous venez me consoler, dit-elle, comme s'il m'était arrivé une injustice, un événement qui dut exciter mon indignation. Mais celui qui m'enlève ma fille n'est-il pas celui qui me l'a donnée? Et quel droit ai-je de me plaindre? C'est pour me punir de mes fautes qu'elle m'est ravie. »

Ce discours est curieux à étudier. Il est fort inégal. Tantôt il nous apparaît comme une déclamation froide, tantôt comme une œuvre de sentiment. Mais la rhétorique y domine. Il y a des passages d'un pathos ridicule, et on y trouve un mélange de sacré et de profane qui révolte le goût. En certains endroits, on se demande si l'auteur n'écrit pas une parodie. Voici, par exemple, une tirade dont la traduction est impuissante à rendre le prétentieux galimatias.

« En effet, chaque fois qu'à mon esprit se présente la douce

image de Bertha, aussitôt de mes yeux coulent des larmes, comme si elles étaient le sang de mon cœur blessé, mes sanglots redoublent, mes gémissements éclatent, témoignages de ma douleur intérieure, un tremblement glacial parcourt mes os, une pâleur affreuse se peint sur mon visage, ma langue s'attache à mon palais, mes esprits s'échappent, une douleur cruelle s'empare tellement de mon être, que je ne puis y résister. Quoiqu'il m'en coûte, j'avoue ma faiblesse, je suis vaincu par l'abattement, accablé par la tristesse, et je ne puis commander à mes yeux. »

La vraie douleur ne parle pas ce langage affecté et, pour composer son éloquence, ne se sert pas de fragments de phrases et d'hémistiches pillés dans les auteurs. Il est à supposer que les deux filles de Bertha, à qui cette oraison funèbre est dédiée, ne savaient pas assez de latin pour en rien comprendre.

Certains passages nous révèlent quelque chose des sentiments d'Erasme à cette époque. Il était devenu religieux malgré lui, il supportait impatiemment une vie pour laquelle il n'était pas né. On trouve des traces de son mécontentement dans tout ce qui nous reste d'écrits de sa jeunesse.

« Bertha, dit-il, dans l'oraison funèbre, était riche et belle, douée de toutes les vertus et de la plus haute piété.

Pourquoi donc, me dira-t-on, n'a-t-elle pas renoncé au siècle et n'est-elle pas entrée en religion? C'eut été plus prudent, j'en conviens, mais, selon moi, il est beaucoup plus méritoire (*longe præclarius*) de mener une vie innocente et pure au milieu des séductions du vice, de passer son existence dans le calme au milieu de l'agitation et des troubles du monde. La vertu seule en donne le moyen. »

Plus loin, il met la conduite de Bertha en opposition avec celle des religieux de Steyn, ses confrères.

« Quand nous dînions chez Bertha, dit-il, si quelqu'un des nôtres se laissait aller à des paroles téméraires, pouvant compromettre la réputation du prochain, son front prenait un air sévère, elle interrompait le discours pernicieux (*sermones pestiferos*) en disant : Pendant que vous êtes assis à ma table, épargnez-moi, mes frères, épargnez-moi de vous entendre dire des paroles offensantes pour un absent ou de rapporter des choses déshonorantes de quelqu'un : mes oreilles n'en sont pas flattées. »

Malgré son parfum classique, son style élégant et recherché, cette oraison funèbre fait difficilement pressentir le grand Erasme. C'est une œuvre de commande qui témoigne d'une vaste lecture des auteurs et d'une prodigieuse facilité, mais dans laquelle on ne trouve point, sauf dans quelques passages, cette libre allure, cette spontanéité, cet esprit si vif qui se remarque dans ses écrits postérieurs.

Pendant sa jeunesse et surtout pendant son séjour à Steyn, Erasme s'occupa beaucoup de poésie. L'art des vers était la passion de ses amis Corneille Aurelius et Guillaume Herman, et il la partageait avec eux.

Il nous reste un assez grand nombre de pièces écrites à cette époque et on peut dire qu'elles sont meilleures que sa prose du même temps. Une partie en a été publiée de son vivant, une autre partie apparaît pour la première fois dans l'édition de Le Clerc, d'après un manuscrit de Pierre Scriverius. Erasme nous apprend lui-même qu'il préférait alors la poésie à la prose. Il composait des pièces qu'il envoyait à Corneille Aurelius; celui-ci, en retour, lui communiquait les siennes. Une autre fois, il s'as-

sociait avec Corneille ou avec Guillaume et ils élaboraient en commun une élégie ou un dialogue.

Dans ses lettres, il nous donne quelques renseignements sur ses compositions poétiques. Corneille lui ayant demandé un jour la communication de tout ce que son ami avait écrit, celui-ci lui répond : « Hormis ce poème lyrique auquel je travaillais quand votre lettre m'est arrivée, et l'oraison funèbre que je composai dernièrement et que j'ai cru devoir vous envoyer pour que vous puissiez juger de ce que je suis capable de faire en prose, à l'exception encore d'une seule satire, toutes les autres choses que j'ai écrites, l'ont été quand j'étais enfant et encore à peu près dans le monde. Si je ne vous ai pas envoyé davantage, c'est que je n'avais rien sous la main. En effet, une partie de tout cela a été donnée à Alexandre Hegius, le directeur d'école, autrefois mon professeur, et à Barthélemi de Cologne, homme très-érudit, grand amateur de poésie et dont je possède les poèmes; une autre partie m'a été arrachée par la douce violence d'un de mes amis et transportée à Utrecht. »

Dans le recensement de ses écrits adressés à Jean Botzhemus [1], Erasme nous donne la liste de ses œuvres poétiques : « Je vais, dit-il, vous donner le relevé de ce que j'ai écrit en vers. Dans ma jeunesse j'avais une telle propension vers la poésie que je pouvais difficilement me mettre à composer en prose. J'ai essayé de tous les genres de vers. S'il y a des pièces de perdues ou d'égarées, nous les laisserons en repos.

C'est à Paris que j'eus pour la première fois la témérité de me faire connaître au monde, c'est là que mes amis publièrent une

[1] *Catalogus lucubrationum ad D. Joh. Botzhemum Abstemium.*

pièce en hexamètres mêlés de tetramètres et adressée à Faustin Andrelini avec qui je venais de me lier d'amitié. Puis je fis un hendécasyllabe pour Robert Gaguin qui avait alors beaucoup de renommée à Paris. Ensuite, pour le même encore, une pièce de glyconiques et d'asclépiades mêlés. Outre cela, je fis un poème sur la cabane où naquit l'enfant Jésus. J'ignore si je composai quelque autre chose.

Je publiai ailleurs une *Plainte de Jésus à l'homme périssant par sa propre faute*. Mais plusieurs années auparavant, j'avais écrit un poème en vers saphiques en l'honneur de saint Michel, je l'avais écrit, non pas spontanément, mais à la prière d'un dignitaire ecclésiastique desservant une église dédiée à cet archange; j'y avais, à ce point, contenu ma verve, que mon poème eut pu passer pour un discours en prose. Malgré cela, le brave homme n'osa point l'afficher : c'est trop poétique, disait il, on le prendra pour du grec. Tel était l'esprit à cette heureuse époque! En me rendant le poème, le brave homme, dans un mouvement de générosité, et pour me récompenser de mon dur labeur, me donna de quoi acheter un setier de vin : le salaire était digne de l'œuvre. Je le remerciai de son offre libérale et refusai le cadeau; sous prétexte qu'il était supérieur au mérite du poète. »

Dans le premier catalogue des travaux d'Erasme (1), publié par

(1) *Lucubrationum Erasmi Roterodami Index*. Lovanii, *Theod. Martinus Alustensis*, 1519. La Bibliothèque Royale de Bruxelles possède un exemplaire de ce très-rare opuscule.

Voyez sur les catalogues des écrits d'Erasme, le beau travail de M. le Dr Fr.-L. Hoffmann, de Hambourg : *Das Verzeichniss der Schriften des Des. Erasmus von* 1519 *und seine Selbstberichte über dieselben in*

lui-même, en 1519, chez son ami Thierry Martens, l'illustre écrivain mentionne quelques-uns des poèmes qu'il a écrit pendant sa jeunesse ; ce sont, parmi ses œuvres déjà publiées : une pièce, adressée à Faustin Andrelini et écrite à la campagne, à Paris, vingt-quatre ans auparavant.

Deux pièces à Robert Gaguin, écrites à la même époque.

Une ode sur la cabane où naquit le Sauveur, une plainte de Jésus, un hymne en vers saphiques sur les anges, un poème votif, en grec, en l'honneur de la Vierge, un hymne en l'honneur de Sainte Anne. Ces dernières ont été publiées chez Froben, à Bâle, en 1518.

Le manuscrit de Pierre Scriverius fournit à Le Clerc un assez grand nombre de pièces poétiques, jusqu'alors inédites et appartenant toutes à la jeunesse d'Erasme ; ce sont : le poème bucolique, qu'il fit à 14 ans, à Deventer, et dont nous avons parlé, une ode amoureuse, une élégie sur la mobilité du temps, une autre sur la patience, un dialogue poétique sur le printemps, entre Erasme et Guillaume Herman, âgés tous deux de 19 ans, l'apologie d'Erasme et de Corneille, qui fait partie de l'opuscule que nous publions, un poème en l'honneur de Saint Grégoire, pape, une épigramme sur les quatre fins dernières, une ode adressée à un ami, un dithyrambe en l'honneur de la Vierge et de l'incarnation du Christ, un poème sur les prodiges qui eurent lieu à la mort du Sauveur, un chant héroïque sur la fête de Pâques, une ode et une épitaphe en l'honneur de Galterus, habitant de Gouda.

ihren verschiedenen Ausgaben, u. s. w., inséré dans le *Serapeum*, 1862, nos 4, 5, 6 et 7, et tiré à part.

On voit, par cette nomenclature fastidieuse et peut-être incomplète, que le futur restaurateur des lettres n'est pas resté inactif dans sa jeunesse. La prose et les vers qu'il écrivit jusqu'à l'âge de 25 ans formeraient un assez beau contingent littéraire pour tout autre que lui.

La plupart de ces poèmes ne doivent être considérés, sans doute, que comme des exercices : c'est ce que démontre suffisamment la variation continuelle des formes prosodiques. Tous les genres de vers ou de poèmes y passent. Quelques-uns semblent être l'effet d'une gageure ou un étalage d'abondance. Telle est l'*Ode dicolos tetrastrophos hendecasyllaba saphica Pœan divæ Mariæ, atque de incarnatione Verbi*, qui comprend cent strophes de quatre vers, tel est le *Carmen de monstrosis signis Christo moriente factis*, qui a le juste compte de cent vers. Quelques pièces, enfin, reflètent les sentiments, les idées du jeune homme, nous apprennent quelque chose de sa vie intime et sont dignes de l'attention du biographe. Nous avons déjà signalé, dans les essais en prose, quelles étaient ses préoccupations pendant son séjour au cloître de Steyn.

Nous les retrouvons également, plus accentuées peut-être, dans quelques vers où le cœur du poète déborde.

Dans la voie fausse où s'était égarée son existence, il eut des jours pleins d'amertume et alors il exhale sa plainte dans une ode à un ami : Malheureux que je suis! La douleur, le désespoir, le travail me consument et le destin cruel ne me donne aucune trève, n'apporte aucun adoucissement à mes maux. A de tristes jours il en ajoute de plus tristes encore! De quel crime si grave me suis-je jadis rendu coupable envers le Ciel, pour qu'il me force à souffrir un supplice digne du Styx?

Aux ardeurs de l'été succèdent de longs jours pleins d'ombre

et de brume épaisse, aux champs qui le demandent, apparaissent et disparaissent les neiges. Mais le temps n'adoucit point mes peines, les tristes soucis ne quittent point mon âme, les larmes ne cessent de gonfler mes paupières.

O toi le meilleur des jeunes gens! toi mon espoir et la moitié de mon âme! depuis longtemps je serais abattu si ta présence ne m'eût donné de la force et apporté un baume à mes souffrances! »

Cette effusion poétique est exprimée d'une manière trop vive, trop saisissante, pour n'être pas l'expression du cœur. C'est bien réellement Erasme qui parle ainsi à son ami, dans un de ses moments de désespoir, en songeant à sa vie manquée, à son avenir perdu. On trouverait une foule d'autres traces de son affliction et de ses regrets.

La vie monastique n'était pas la vocation d'Erasme. Poussé dans un cloître par les circonstances malheureuses de son enfance, ne pouvant, à cause de sa santé débile, supporter ni les veilles, ni le jeûne, ni les longs exercices pieux, il n'eût jamais été qu'un religieux très-médiocre. Et cependant nous avons vu, par le témoignage du chanoine Corneille, qu'il était d'une piété régulière. Il s'efforçait de se plier à son joug, et nous le savons, du reste, par ses aveux postérieurs, aveux si pleins de franchise et d'abandon, il était sous le rapport moral, meilleur peut-être que les hommes parmi lesquels il vivait.

Mais l'indépendance de son caractère, un instinct de supériorité le rendaient peu disposé à l'obéissance passive et son esprit, qui avait entrevu le monde antique dans les œuvres des grands génies de la Grèce et de Rome, œuvres qu'un art providentiel venait de mettre entre les mains de tous, son esprit s'élançait vers des horizons moins bornés que ceux de son couvent. Il

aimait les lettres : l'esprit de son ordre lui interdisait cette vanité, il était amoureux de la liberté, de l'étude, il rêvait aux luttes de l'intelligence, il sentait qu'il avait un rôle à remplir : une règle sévère, étroite, impitoyable, dressait devant lui une barrière d'offices, d'austérités, de méditations, de psalmodies, et ne lui octroyait pas une heure d'indépendance. Le milieu dans lequel il vivait lui était, de toute manière, antipathique. Sauf quelques amis dignes de le comprendre, la plupart des religieux de Steyn étaient des hommes bornés, matériels, et laissant même beaucoup à désirer sous le rapport de la moralité. Erasme les a accusés de se livrer à la boisson et à la goinfrerie et son témoignage n'a pas été contredit.

Il ne parait point, comme nous l'avons déjà vu, qu'on lui ait rendu la vie bien dure, du moins au commencement. Le prieur, Nicolas Werners, était un homme facile et bon, qui ne cherchait pas à faire du jeune homme un religieux malgré lui. Mais il avait des devoirs aussi à remplir, une règle à faire observer, et il ne pouvait, dans le couvent, donner à Erasme la liberté d'y vivre à sa fantaisie, d'y étudier les auteurs classiques au lieu de méditer sur les œuvres de saint Bernard ou de saint Bonaventure, de s'y occuper à réformer l'enseignement des lettres profanes au lieu de s'appliquer à se réformer soi-même. Tout prouve cependant qu'il y mit beaucoup de condescendance et, dans ce qui nous reste d'Erasme, nous ne trouvons nulle part, le moindre reproche. Après sa sortie de Steyn, celui-ci continua de bons rapports avec son ancien supérieur et lui écrivit quelques lettres pleines d'affection.

Erasme devait donc soupirer ardemment après un changement d'existence. Il s'en ouvrit sans doute à ses amis du dehors qui lui

vinrent en aide, car un heureux hasard vint tout à coup accomplir ses vœux. L'évêque de Cambrai, Henri de Berghes, qui avait appris, probablement par Jacques Battus, le grand mérite du jeune religieux, désira se l'attacher en qualité de secrétaire. Erasme accepta. Après avoir obtenu la permission de l'évêque d'Utrecht, du supérieur de son couvent, et accompli toutes les formalités canoniques, il suivit son nouveau protecteur à Cambrai.

Le jour où il quitta la maison de Steyn, commença pour lui une vie de travail, de vicissitudes, de luttes, en un mot, sa véritable vie.

Plus d'une fois cependant, au moment où il venait de lancer dans le monde un de ces ouvrages qui avaient le privilége de remuer toutes les intelligences ou d'exciter l'enthousiasme, plus d'une fois, des cris discordants vinrent se mêler au concert de louanges dont on saluait le grand nom d'Erasme. C'était la voix grave de quelque docteur qui lui montrait, un peu rudement peut-être, les entraînements et les pentes fatales des esprits dictateurs, c'était, plus souvent encore, la clameur stridente de l'envie ou de la malveillance qui lui reprochait comme une faute, un acte d'honnête homme, celui d'avoir renoncé à une vocation qui n'était pas la sienne.

Ces mots de *moine défroqué* que d'obscurs théologastres ou des écrivains jaloux lui jetèrent si souvent à la face, lui furent particulièrement odieux et lui inspirèrent des représailles regrettables. Alors, dans sa douleur, il se prenait à regretter son humble couvent de Steyn et les amis qu'il y avait laissés.

La préface au lecteur nous apprend que l'éditeur de ces poésies d'Erasme est le savant Renier Snoy, de Gouda (1). Nous avons déjà vu qu'il possédait en manuscrit des œuvres de son illustre compatriote.

La *Silva carminum* comprend :

1° Trois satires : la première sur les erreurs de ces hommes égarés qui poursuivent, comme le souverain bonheur, diverses espèces de faux biens; la seconde s'adresse à un jeune homme livré à la débauche et contient une admonestation de la mort; la troisième a pour titre : *le Riche avare ;*

2° Une pièce en vers phaleuques hendécasyllabes : *A Lesbius. De l'Argent.*

Ces quatre pièces ne se trouvent point dans les œuvres d'Erasme.

3° L'apologie d'Erasme et de Corneille (Aurelius), sous forme de dialogue contre les barbares qui méprisent l'éloquence antique et se moquent de la belle poésie.

Cette pièce se trouve dans l'édition de Le Clerc, t. VIII, p. 567, où elle a été publiée d'après le manuscrit de Scriverius. Il en est question dans une lettre de Corneille Aurelius à Erasme (Epist. CCCCXVI, p. 1803). Il résulte de cette lettre que la pièce a été composée toute entière par Erasme, mais qu'elle a été arrangée en dialogue par Corneille et que celui-ci y a fait quelques corrections de rhythme, « afin, dit-il, que cet élégant poème pût, au gré des lecteurs, être chanté sur quelque suave mélodie. »

4° Une pièce de Guillaume Herman, de Gouda, intitulée : *Prosopopée de la Hollande, ravagée par la guerre, la famine, les maladies, les factions, et se plaignant de ses malheurs.*

Cette pièce n'est mentionnée dans aucun des ouvrages que nous avons consultés sur Guillaume de Gouda; depuis Swertius jusqu'au *Woordenboek*

(1) V. Paquot, XII, 55. Walvis, *Beschrijving der stad Gouda*, I, 244).

de Van der Aa, aucune biographie n'indique si elle est publiée. Nous avons fait de vaines recherches et cependant il nous semble l'avoir vue imprimée quelque part.

L'opuscule reproduit en *fac-simile* a été imprimé à Gouda, par un imprimeur qui signe Aellaerdus Gauter, calcographus. C'est la seule publication que l'on connaisse de lui. Etait-ce un imprimeur, était-ce un simple *tailleur de lettres*, un *lettersnijder*, un *lettersteker*, comme pourrait le faire croire le mot *calcographus?* C'est un point a éclaircir par les bibliographes néerlandais. Nous constaterons que le caractère ressemble à l'un des types employés par Thierry de Borne, de Deventer. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur ce Gauter dans *Beschrijving der stad Gouda*, d'Ignace Walvis, ni ailleurs.

Il y a parmi les poésies d'Erasme une pièce intitulée : *Ode choriambica-asclepiadea cum quarto glyconico ubi deplorat mortem Galteri Goudani, concivis sui, hominis ob multa amandi*. Mais il n'en ressort point que ce *Galterus* fût un imprimeur; il est probable, du reste, que la pièce est antérieure à la date de publication du volume.

L'opuscule est devenu d'une excessive rareté : nous n'en connaissons que trois exemplaires. Le premier appartient à M. Inglis, à Londres, et a été décrit dans le *Bibliophile illustré* de M. J.-Ph. Berjeau (nº du 15 novembre 1861, p. 49); le second se trouve à la bibliothèque d'Upsal et il est incomplet. Nous devons ce renseignement à M. Fr.-L. Hoffmann, de Hambourg; le troisième, enfin, est en la possession de l'éditeur, M. Arnold.

L'ouvrage devait être déjà rare au siècle passé, puisqu'il a échappé aux consciencieuses recherches de Le Clerc, lorsqu'il recueillait avec tant de soin tout ce qui était sorti de la plume d'Erasme.

Si nous osions émettre une conjecture sur le motif de la disparition presque complète de ce petit livre, nous l'attribuerions volontiers à Erasme lui-même. Maintes fois, dans ses écrits, on le voit se livrer à de grosses colères contre ces éditeurs officieux qui publiaient, sans son aveu, la moindre bribe de prose ou de vers qu'ils trouvaient sur ses cahiers de classe. Il ne serait pas impossible qu'il eût prié son trop zélé compatriote de supprimer la publication.

Erasmi Roterodami

Silva Carminum.

Reproduction

en fac-simile par la Photolithographie

PROCÉDÉS

ASSER & TOOVEY.

Imp. lith de Simonau et Toovey à Bruxelles.

Reproduction

en fac-simile par la Photolithographie

procédés

Asser & Toovey.

Imp lith de Simonau et Toovey à Bruxelles

Herasmi· ·Roterodami·

Silua carminū antehac nūq̄ impressorū.

Satyre tres.

Satyra prima in errores hoim degenerātiū et ꝓ ſūmo celestiq̄ bono varias falsorū bonoꝝ species amplectētiū.

Satyra secūda In iuuenē luxuria defluentē atq̄ mortis admonitio.

Satyra tercia in diuitē auarū.

Metrū phalenticū de ſūmo.

Apologia Herasmi sub dyalogo lamētabili assūpta aduersus barbaros q̄ veterū eloquentiā cōtemnūt et doctā Poesim derident.

Guielmi Goudani.

Prosopopeia Hollandie. bello penuria morbo factioib⁹ iamdiu vexate de suorū calamitate lamētantis.

.M. Reynerꝰ Snoy lectori Salutē.

Habes candide lector primā feturā in Herasmi Roterodami viri vndecūq; doctissimi: Quū Steynico rure Canonicū regularē agēt has ingenij sui primitias admodū adolescens (nōdū annū agebat vigesimū) felicissimo auspicatu delibauit atq; prelusit: Eximiā animi indolem pcoci suffragāte ingenio palestre Poetices desudatiōe et instruēs et exprimēs Indidē Guielmus noster Goudanꝰ vt alter Theseus cū Herasmo suo in Steynico rure (vbi pfessione Canoīci erāt regulares) ānis ferme decem cōuixit haud minore aiorū obseruātia atq; studiorū silitudie Profecto felix Steynicū illud rus religiōe et doctrina cōspicuū qd hos educauit alūnos de litteraria rep. optime meritos quosq; omnis est admiratura posteritas.

Vtroq; dicēdi genere (qd inuētu rarū) adeo absoluta itēq; elaborata suorū igeniorū monumenta reliquērūt. vt suffragiū Mineruę emeritos oibꝰ in cōfesso est: Vter palmariā operā nauauerit hisce paucis poematū eorū lucubratiūculis candide lector (vt voles) p arbitratu pertēse Nā vbi suffragiū suppositis palliū trahit nemo Sedulo si perlegeris haud facile diiudicatu estimabis Hoc carthaceo munē te donāꝰ xpediē plura accepturꝰ si hec equi boniq; consulueris Sin minꝰ suisq; deq; habēdo in spōgia (vt aiunt) icūbēt

Vale.

¶ Herasmi Roterodami.

¶ Hec prima in errores hominum degenerantium et pro summo celestiq bono varias falsorum bonorum species amplectentium Incipit.

Heu quantum cece mortalia pectora noctis
Heu quam terrigenas noxius error habet
Vera quibus cum sint et celica danda: prohdolor
Inuigilant vacuis anxietate bonis
Nec summum nouere bonum quod floruit ab vno
Quicquid inest pulchri quicquid in orbe boni
Ecce sed hic stigijs admotas effodit vmbris
Condit et effossas insaciatus opes
Mollibus hic studet ille rebris indulget amori
Blandaque mortifere gaudia carnis amat
Ambitione tumens fasces petit ille superbos
Et querit summum summus habere gradum
Est quem sydereos iuuet apprendisse meatus
Et rerum causas edidicisse nouas
Hic petit hoc/ ille illud/ agit sua quemque libido
Nauigat et ventis in freta quisque suis
Quo raperis mortale genus vacuoque labore
Dona quibus pereas quid peritura legis?
Quae (cedo) cum stolidis tibi sunt commercia terris
Cui celum patria est cui pater ipse deus?
Queris in exilio/ patrio tibi condita celo
Non hic quas sequeris inueniuntur opes
Quid per squamigeros sacrosa cacumina pisces
Venari/ et leporem per freta vasta vagum?

Queris et in sterili flandria mala salictis
    Queris in cilicis fertilis uua rubis
Gaudia ne q̄ris reperire q̄d ageris illic
    Nil nisi meror ubi est nil nisi planct⁹ ubi est?
Et q̄d amas molles luct⁹ in carcere luctus?
    Nil nisi (crede michi) flebile mūd⁹ habet
Et bona te querē vexat male sana cupido
    Ah tibi (si credis) nil bonitatis habēt
Sed que te totū tegit ignorātia veri
    Hec bona cū non sint/ ut videāt agit
Quin mage verorū sūt hec simulachra bonorū
    Et fallat ocul⁹os fascinat umbra tuos
Gaudia nōne vides stimulis viciāt amaris?
    Vertitur in lachrimas risus et iste graues
Mixta labore quies nulla est sincera voluptas
    Nec diuturna nichil anxietatis habens
Et quid opes/ q̄d honor/ q̄d purpura/ q̄d dyadema?
    Quid nisi sūt animi pondera pulchra tui?
Adde q̄ ista leui fortune agitata tumultu
    Fallant/ et dominis sint male fida suis
Hec bona carpis homo misto nocitura periclo
    Nulla sed est sūmi sollicitudo boni
Nulla dei/ sed cuiq̄ deus sua dira cupido
    In mala quisq̄ su⁹ quo trahit error abit
Iam tandē resipisce precor radiisq̄ receptis
    Hanc noctē ex oculis discute queso tuis
Sursū duc oculos illic patriāq̄ patremq̄
    Suspice quo mētē quo tua vota feras
Illic cerne tui generosos sanguinis ortus
    Illic cerne animi semina prima tui

Non es cui indigena stolide licet incola terre
Celicā ꝓgenies ethereūqȝ gen⁹
Conditor igniflūo ꝓcedis cui⁹ ab ore
(Quid mai⁹) filiā te vocat ipse suā
Ergo homo terrenus qd̄ inheres degener illis
Oblitusqȝ dei nec memor ipse tui?
Terrea terrigenis age linque caduca caducis
Tu pete perpetuas non moritur⁹ opes
Sydera scande leuis et inertes despice sedes
Jam pudeat collo sustinuisse iugū
Est illic qd̄ ames est illic rite qd̄ optes
Illic sūt votis oīa plena tuis
Gaudia vera illic et amari nescia luct⁹
Et placida est nullo mixta labore quies
Pax secura. ꝓcul strepitus belliqȝ tumult⁹
Exundāt que non attenuent̄ opes
Inuidie secur⁹ honor / ꝛ diademata sceptra
Ignib⁹ astrigeri splendidiora poli
Denique cūctorū simulqȝ et origo bonorū
Ut videas aderit vt potiare de⁹
Quod si nulla mouet tātarū gloria rerū
Nec capiāt animū premia tanta tuū
Vindicis eterni te terreat tormēta gehēne
Quē nō ducit amor vel trahat ipse timor
Suspicē ethereū si mole vetaris olimphū
Saltem tartaree despice regna stygis
Aspice q̄s maneāt sceleratos horrida manes
Supplicia: etern⁹ q̄s herebi ignis edit
Quos pendāt breuib⁹ ꝓ lucrib⁹ aspice luctus
Quorū hic in vitijs mortua vita fuit

Vita manet fugiat ne sensꝰ spe malorū
Sed mors morte carēs tempꝰ iōē premat
Aspice q̄ȝ rapido voluāt tempora lapsu
Quā veniat celeri mors inopina pede
Dura heus conditio nimiū miserādaqȝ:pādat
Altera ut alteriꝰ mors tibi mortis iter
Nostra sed ut video surdis canit auribꝰ ista
Musa:levis monitꝰ dissipat aura meos
Quid causa stolidis mortalibꝰ obstruit aures
Colligo:luminibꝰ iam liquet illa meis
Quippe sibi durā ꝑmittūt fallere mortē
Sperāt ꝑpetuos vivere posse dies
Hic iuuenis valido fidit temerariꝰ evo
Diuitijs locuples nititur ille suis
Fallit purpureos invicta potencia reges
Acrius ergo michi quisqȝ monēdꝰ erit

¶Satyra secūda in Juventē luxuria defluentē atqȝ mortis admonitio.

Stulte qd imberbi spē tu tibi fingis ab evo
Et gaudes tremulos iā ꝓcul esse dies
Longeue numerās restantia tempora vite
Et spondes capiti tempora cana tuo
Luxibus interea iuvat indulgē cupitis
Gaudia lascive carnis amica sequi
Dextra (inquis) dū fata sinūt dū floreat etas
Pascamꝰ placidis mollia vota modis
Assint leticie choree cōuiuia lusꝰ
Plausꝰ cōplexus basia grata Venꝰ

Gaudiasz et Veneris teneriqz cupidinis ignes
Assint innumeris ludicra mixta iocis
Tibia nec desit/assint cithareqz lyreqz
Cura doloreqz ꝓcul tristia cūcta ꝓcul
Ut curēt superis ꝑmittite cetera diuis
Et stimulet vacuos sollicitudo deos
Otia nos tenere pagamꝰ blanda iuuēte
Tradat' tumidis noxia cura fretis
Utamur (ne frustra abeat torpētibꝰ) euo
Dū vernet primis leta iuuēta genis
Dic qd arūdinee infelix innitere canne
Qua scissa pereas qua recidente cadas?
Tu ne iuuētuti fidis male sane fugaci
Qua nil mobiliꝰ maximꝰ orbis habet?
Illa notho leuior/celeriqz volucrior euro
Labilior liquidis quas habet hebrus aquis
Ocior emissa neruo crepitante sagitta
Illa magis veris flore caduca noui
Vanior et nebula et tenui fallacior umbra
Et niue que in liquidas sole tepescit aquas
Queqz secat mediū pnicior alite celū
Flos velut illa viret ut leuis aura perit
Illa perit tenuis rapitur ceu fumꝰ ī auras
Et standi nullā seruat amata fidē
Si leuis auctor ego/natura disce magistra
En docet illa breues temporis esse vices
Aspice purpureis ut humꝰ lasciuiat ōnis
Floribꝰ/in campos ver ubi molle venit
Luxuriat vestita suis cū frondibꝰ arbor
Et rediuiua nouis cingit' herba comis

Mollia sãguinei pingũt violaria partꝫ
Induit placidis aspera spina rosis
Multicolore nitẽt densissima gramina flore
Denіqꝫ resplendẽt cũcta decore nouo
At mora parua/cadũt redolentia tẽpora veris
Et superat nimbis horrida bruma suis
Jam neqꝫ prata virẽt meret sine frõdibꝫ arbos
Et ponit virides lãguida silua comas
Jam nõ purpurei pingũt violaria flores
Jã riget elapsis aspera spina rosis
Turpes distillesqꝫ sui sine gramine campi
Atqꝫ oĩs subito flosqꝫ vetulusqꝫ cadit
Hic sic flos eu sic sic male blanda iuuẽta
Labitur heu celeri non reditura pede
Tristior inde ruit ac plena doloribꝫ etas
Inde subit tremulo curua senecta gradu
Et grauibꝫ curis et tristibꝫ aspera morbis
Luctibꝫ et centũ cõglomerata malis
Hec tibi temporibꝫ canos sparsura capillos
Hec tibi pendẽtẽ contrahet hirta cutẽ
Corpora tũ subito linquet moribũda voluptas
Omnis et ingenij visqꝫ calorqꝫ cadit
Forma perit/pereũt agiles in corpoẽ vires
Et rosa purpureis excidit ista genis
Findiẽ ãnosis subito frons aspera rugis
Decrescũt oculis lumina fusca cauis
Pro mẽto fit lene caput/fis simia tandẽ
Ignotusqꝫ tibi dissimilisqꝫ eris
I modo confide infelix iuuenilibꝫ ãnis
Et sponde votis gaudia longa tuis

Si tamē et fatalē [illegible] egisse [illegible]
Maturosq; sinēt fata videre dies
Sed gaudet tenere fera mors primordia vite
Sepius atq; suos prosecuisse rudes
Lurida nocturnis circūvolat ōnia pennis
Quā circū tenebris nox spaciosa tenis
Mille neces circū/ et morbi gen⁹ sine remedi
Mille inficiens succo spicula tincta nigro
Dentib⁹ infrendet horrendū semper acutis
Insanā cupiens exsaturare famē
Hec teleriferis sequit' metuēda sagittis
Hec sequit' laqueis insidiosa suis
Parcere nec forme nec parcē gnara iuuēte
Sed vorat imbarbes insaciata genas
Quid dubitas male sana meis cōfidē verbis?
Sis vel luminib⁹ credul⁹ ipse tuis
Nōne vides passim ut pereāt iuuenesq; senesq;?
Feruid⁹ effero cū genitorē puer?
Hic perit ante diē clauso pregnātis in aluo
Sarcophagū misere viscēa matris habēs
Ille cadit dulci genitricis ab vbere raptus
Hic infans moritur/ tollitur ille puer
Multos iam calidos: medijs a lusib⁹ ecce
Abrīpit iaculis mors truculenta suis
Tū dic vane iocis adolescēs dedite vanis
Gaudia carnis vbi pristina/ lusus vbi?
Spes vbi [illegible] modo longeue pfca senecte
Tēporaq; in seros iā numerata dies?
Oia nōne breuis subito necis abstulit hora?
Non sequit' [illegible] gloria vana fumus

Cũcta leuis nebule ventiqꝫ simillima forui
Effugiũt: vt iam nulla fuisse putes
Et tu ꝑpetuis luitur⁹ crimina flãmis:
Mitteris in stygios flebilis vmbra lacus
Clauditur hoc mũdi leuis oblectacio fine
Et sequitur risũ eterna querela breuẽ
Ergo age dũ liceat tibi cõsule / nautica sera ẽ
Fluctib⁹ elisa sollicitudo rate
Seu pri⁹ ac veniat vẽturã ꝓspice mortẽ
Sic facis vt veniat nõ metuẽda tibi

Satyra tercia in diuitem auarũ

Tu quoqꝫ nescio qua rerũ spe lusus inani
Cogis auare tuas insaciat⁹ opes
Aus⁹ et ipse vitã tibi spõdere beatã
Tãtũ si votis archa sit equa tuis
Hinc dom⁹ hinc teneri cara cũ cõiuge nati
Linquũtur / patriũ linquitur ergo solũ
Queritur eoo quecũqꝫ est ꝓxima soli
Quecũqꝫ occiduo terra sub axe latet
Temnũtur scopuli erratib⁹ metuẽde carybdis
Temnitur vmbriferis acta ꝓcella nothis
Mille per vndarũ / per mille pericula terre
Per phas perqꝫ nephas ꝑ necis õne gen⁹
Queritur innumeris nocitura pecũia curis
Queqꝫ queat dominũ perdẽ parta suũ
Stulte qd attonita refugis noua noĩa fronte?
Lumina cur tollis cũ nocitura legis?
Hac nichil est (neqꝫ eĩ mirere) nocẽti⁹ auro
Seu⁹ haud vllũ sic dedit arca malũ

Ipsa est cūctorū genitrix et altrix malorū
Fomētū vitij/seua nouerca boni
Illa pegrinos pma intulit horrida mores
Primaq3 vipereū sparsit in orbe malū
Hec docuit tacitis aliena capessere furtis
Cognataq3 feras tingē cede man9
Suasit adulteriū/piuria/bella/rapinas
Lenonē illa facit/pstibulum illa facit
Sic facit illa suo malefic9 amic9 amico
Recta q3 ne uideat censeat illa facit
Illa docet seuas miscere aconita nouercas
Illa beat reprobos/deprimit illa pios
Scisma aurū parit/ambitio q̃q3 nescit auro
Iurgia/pditio/liuor/ꝛ ira nocens
Illi9 hūanos cecat caligine sensus
Allucinatq3 oculos insaciata fames
Hac Achar populo dominū succēdit hebreo
Hac Giesi lepra ceu niue tect9 abit
Ipsa philisteo Sāpsonē prodidit hosti
Cōiuge delusos ingeminare dolos
Hac quoq3 tu innocui seuissime uēditor agni
Complexo medi9 guttura fune crepas
Et qd cūcta ferā: hec est tocius vna vorago
Criminis. inferni ianua/mortis iter
Id quoq3 natura didicisse docente licebit
Que tāto nocuas obice clausit opes
Surgē flaua Ceres precepta parētib9 aruis
Letaq3 pampineo palmite vina fluūt
Et mala i paruulis flauescūt mollia ramis
Diues mille palam munera fūdit hum9

Ast natura olim cũctarũ prescia rerũ
Noxia terrigenis dona latere iubet
Terre visceribꝰ nocitura recondidit auri
Pondera: et obscenas in styga mersit opes
Gẽmea marmoreo latitare sub equore saxa
Jussit: et obscurũ gurgite clausit iter
Nec latuisse licet q̃tũlibet abdita: auari
Effodit e latebris improba cura suis
Quo nõ dira fames: stygias penetrat ad umbras
Jnq3 procellosi pergitur ima freti
Promũtur tecti preciosa pericula census
Pernicies hoim materiesq3 mali
Mentior at forsan/ sed tu q̃ cõmoda lucris
Experiare miser profer (amabo) tuis
Nulla reor nisi forte tuas tu cõmoda curas
Dixeris/ et qd enĩ qd (nisi cura) tuũ est?
Arca beata qdẽ/ miserũ te copia rerũ
Strãgulat: inumeris accumulata malis
Sollicito quesita metu querẽda fatigat
Curis te miserũ spesq3 metusq3 premũt
Lux est/ assiduo mens anxia fluctuat estu
Nox venit/ ipa quoq3 est irrequieta quies
Nec tam crediderim Ticij derodere fibras
Vltura: q̃3 pectus improba vota tuũ
Vt iam haud īmerito diues vocere miserq3
Jlle velut quõdã perditꝰ ere Mydas
Omnia cui q̃uis fuluũ vertant in aurũ
Vota tamẽ votis damnat auara nouis
Morq3 posuis opes siluas et rura colebat
Grande docens opibꝰ grãdibꝰ esse malũ

Adde qd ingẽti congesta pecunia cura
    Nec sopire famẽ nec releuare potest
Auri dira sitis crescit crescentibꝰ archis
    Et cũ iam tulerit plurima/plura cupit
Utqz solũ õne salũ in sinuosã congerit alum
    Undiqz collectas non saciat aquis
Nutrit et ut pinguis rapidas alimonia flãmas
    Copia sic auido crescit edendo fames
Quid iuuat imenso dirũpere scrinia censu
    Cũ satis eẽ qdẽ nesciat ipse sibi?
Omnis eget cupidꝰ nec habet qd habet. sz et ipãs
    Inter opes medias degit auarꝰ inops
Esurit/et plenis patitur ieiunia mensis
    Irritant rabidã fercula visa famẽ
Non secus ac refugis cruciatur tantalꝰ vndis
    Et sitit in medijs guttura siccus aqs
Illeue ieiuno q̃ deuorat omnia ventre
    Et ꝓprios artus insaciatꝰ edit
Ergo qd argẽtũ quid inutile congeris aurũ
    Perdite. qd dominũ non beat ĩmo grauat?
Loraqz qd captus iniectens vincula collis
    Te seruũ statuat q̃ modo liber eras
Seruꝰ enĩ est ille rerũ michi crede suarũ
    Obsceno qcqd victus amore iacet
Custos non dominꝰ nec habet sed habet ab illis
    Nilqz in eis diues iuris auarꝰ habet
Nec etenĩ volucrẽ fortuna reuoluerit orbem
    Que tua sunt hodie/cras subito huiꝰ erũt
Teqz Irũ ex ipso faciet luc vnica Creso
    Plenꝰ eras opibꝰ/iam moriere fame

Finge sed īmensas votisq; capacib⁹ equas
Et sis stabili finge manere gradu
Quid tibi cū veniet mortis meta novissia rerū?
Defunctū faciles iam ne sequēt opes?
Quid tibi cōtulerit larga tū copia rerū?
Tartara tu nud⁹ nec reditur⁹ adis
Sudoresq; tuos pegrinus devorat heres
Te velo in tumulū vix comitante brevi
An te forte putas non exorabile fati
Mortis et extremū fallē posse diem?
Posse puta: sperare licet si tempora quēq̄
Invenias opib⁹ perpetuasse suis
Et si qd Crasso si quid sua copia Creso
Profuit: et cineres ille vel ille fugit
Si mors felici Salomoni seva pepercit
Si non et phrigiū Laomedonta adiit

Finisit Satyre.

¶ Apologia Herasmi et Cornelii sub dyalogo lamentabili assumpta adversus barbaros qui veterū eloquentiā cōtemnunt et doctā poesim derident. Tres primi versus Asclepiadei sunt Quartus est Gliconius.

¶ Herasmus.

Haec sola michi quē dedit aequior
Nuper fama tui splendida nominis
Doctos docte/tuas me sine paululū
Aures questibus impleā
¶ Aethereos numeris frater ab ordine
Scribendis calamos cītaq; carmina
Cogit livor edax ponere pro dolor
Iam pridem posui quidē
¶ Et hoc sacra Iovis non tero limina
Non secreta diu visa michi domus
Doctū qua viridis laurus cernet caput
Reiecti prius ōnia
¶ Denique nulla michi pieridū sacros
Collustrare choros non bifidi iuga
Montis cura fuit visere/denique
Non amnes heliconios
¶ Dicta musa vale non sine lachrimis
Et tu Phebe pater perpetuū vale
Olim nostra quies noster eras amice
Te nūc desero non volens
¶ Cogit livor edax dicta poemata
Quod norūt minime collacerātiū
Cogit (sed pudor est) archadie cohors
Iam stellis numerosior

¶ Hec semper stimulis acta ferocib⁹
Pessimis chara (nephas) carmina sequius
Facūdāq₃ stilo calliopem tumens
Indignis pedibus terit
¶ Doctos illa viros iudice nigris
Incandens facib⁹ dente venefico
Nūq₃ (crede michi) rodere desinit
Nūq₃ carpere desinit

¶ Cornelius.

¶ Hec mecū tacitus sepe revolveram
Cōmuni cupiens mesticia virū
Diue qui cythare carperet inuidos
Te letor comitem michi
¶ Obstringit (fateor) me vehemēs dolor
Plenos barbarie et pectinis emulos
Mecū queso Iouis plangite filie
Nam fletū locus exigit
¶ Sacris turba modis inscia detrahit
Contemnēs placidos Castalidū sonos
O sensu vacuū vel cerebrū caput
Musa (dū reprobas) eges
¶ En confert furijs. mitigat asperā
Cordis seuiciam. demonia cōprimit
Tu quum sis similis carmina dilige
Placantē repetens ipsā
¶ Sed iam tanta tui pectoris abdita
Inuasit rabies omne premēs iecur
Ut nec peonia dispereat manu
Nec speranda tibi salus

¶ Eheu q̃ʒ miser es qui tibi cōgrua
Contemnēs reducis dōna malagnatis
Corrodis medicū. nū medicabere?
Non viuꝰ capies necem
¶ Cur torquere (cedo) dū canimꝰ miser?
En scribens galatis Paulꝰ apostolꝰ
Infert Meonij diua poemata
Fedantē reprobans gulā
¶ Quin et moticanis sepius in libris
Aptant laurigeros ecclesie modos
Doctores nitidi scematibꝰ stili
Lucas Iheronimꝰ Leo

¶ Therasimus.

¶ Ergo quid: nōne tibi iusta videbit
Urgens causa stilū: nōne per ōnia
Dixi vera comes: vera per ōnia
Dixi: te quoqʒ iudice
¶ Nusqʒ grādisonā Virgilij tubam
Nusqʒ blandisonā Meonij lyrā
Nusqʒ (crede michi) compta Papinij
Audis carmina concini
¶ Docto Flaccus ubi queso poemate?
Heu Lucanꝰ ubi qui generi necem
Scribens pindarico cōcrepat organo
Sordet heu sine nomine
¶ Phebee regio lucis in ambitu
Olim nō viguit nec fuit insula
Per quas nō ierat conscia carminū
Pulchro Calliope pede

¶ Indus labra tumens et cute decolor
Qui Phebū liquidis aurea fluctibꝰ
Primꝰ ꝓgredi cornua cernere
Tollentē coluit modos
¶ Nouit Thespiadū carmina Gadiū
Tellus occiduis prima solibꝰ
Et postrema suos tergere pulueres
Spectans oceano diem
¶ Et quid plura ferā: nouit et vltia
Thyle/nec vacua sub stige pallidi
Manes despiciūt carmīa: testis est
En vates Rhodopeius.
¶ Is raptam numeris Euridicen querens
Mulcebat placidis infera cantibꝰ
Cōmouisse ferūt tartareū caput
Plutonē/cythare modis

¶ Cornelius

Plus dicam. rapidis Strymona fluctibꝰ
Spumātē numeris flexit Eagrides
Auditꝰ superis manibꝰ īsuper
Sedem cōmeruit poli
¶ Vates Bistonꝰ nuper Apolline
Cōpertā genito dante sibi lyrā
Traxit percutiens pectine barbiton
Siluas et nemorū deas
¶ Aduenere fere cantibꝰ excite
Contractisq; iubis colla ferocia
Summittūt manibꝰ dū canit Orpheus
Mansuescūtq; viri iugo

¶ Pastus inmemorē tardat et alitem
Escas dū soboli querit amabili
Suspensisq; volis captat in ethere
Argutos cithare modos
¶ Auget dicta stupor velivolam ratem
Immotā validis remigibꝰ ōniū
Plectris elicitū soluit a littore
Ad puppim veniēs mare
¶ Plus dicam superos regnaq; pallida
Idem blandisono gutture carmīa
Placauit recinēs et Sisiphi graue
Fixit cōcrepitans onus
¶ Ad sacros venio cōmemorās libros
Victor fit Gedeon dū resonat tuba
Et Dauid Saulem carmine mitigat
Et flāmas posuit rogus
¶ Hec vt rite prodem cantibꝰ ōnia
Placari recito proh genio fruēs
Tātū desipuit pergat vt indita
Demens spernere carmīa.

¶ Therasimus.

¶ Quid ni: vēa referes ꝓh dolor et pudor
Ipsis cōstat homo crudior inferis
Flecti dulcisono carmine nō valet
Sed dulces refugit modos
¶ Nūq; quē tamē desinit insequi
Torua bile lupis peior edacibꝰ
Et que plumifera pascit vndiq;
Preda seuior alite

Cōticuata iacent docta poemata
Nunc pegasei Calliope chori
Jam neglecta locis exulat urbibꝰ
Rupes incolit inuias
Regnat barbaries horrida regio
Sublimis solio ridet Apollinis
Artē laurigerā carmīa rusticꝰ
Docto barbarus imperat
Et quid cūcta meis crimina ꝓsequar
Stultorū numeris: ante diem puto
Omnēs sydeꝛiū luminibꝰ polū
Vesper subripiet michi
Nec si quot placidis ignea noctibꝰ
Scintillant tacito sydēa culmine
Nec si quot tepidū flante fauonio
Ver suffundit humo rosas
Tot sint ora michi tot moueā sonos
Nūq̄ (crede) tamen sufficiā queri
Quātis pressa diu sacra poemata
Hoc seculo iaceāt malis
Hinc venere michi tedia carminū
Vates pars anime nō tenuis mee
Hinc inq̄ studiū destitui meū
Musarū tepuit calor

Cornelius.

Quod nūc Aonidū negligit chorꝰ
Hoc vesana facit mēs sine litteris
Insanire putent carmina q̄ canāt
Ridens ac digito notans

¶ En rara inuidiā ꝓuocat ars sibi
Sed vincet superans. redite pallida
Confecti macie ponite turgidū
Fastu liuor edax caput
¶ Dic quecūqȝ voles: dūmodo carmina
Oblectare suo nos ꝑ erit sono
Tu ride (nichil est) pluris habebimur
Et frons excipiet decus
¶ Succis parce tuis hactenꝰ īuide
Nil sacris dedimꝰ carminis edibꝰ
Sed iam sceptra michi Dauidis in vicē
Melchior de spolijs feram
¶ Gomer debelans in cōiugio fruar
De scorto generās israhel idicū
Quo semen domini pulchriꝰ emicet
Dulci Iphetridū sinu
¶ In nos ore fero liuide garrias
Consumēs ꝓprios inuida sinꝰ
En summos sequimur per studiū viros
Nec sentit pulices equꝰ
¶ Nostro sub studio plus cruciabere
Vel nūc desinas carmina persequi
Ne cantarꝰ eas carmie pessimo
Confusas referens genas
¶ Quod si persisteris nostra ciconia
Tantū feda potes rostra reducē
Serpentes comedas per nemꝰ aspidū
Nec sacras aquilas vola ¶ Theralbius
¶ Nūc olim calamos vt Rhodopeios
Musā nō aliter (crede michi) meā

Tu Tyrichius hic alter in omine
Corpꝰ nos animos moues
¶ Sacrarū rediit meonidū calor
Et quā sepe dolens mestaq; reppulit
Nūc (q̄q̄ tenuis) musa tamē mea
Exultans repetit liram
¶ Et qs tete fuit leticie modꝰ
Cum post dicta dee grandia deiq;
Versus dulcisonos lumine cādido
Vates aspicerem tuos?
¶ Ingens fama q̄dē: sed meritis minor
Ingēs fama quem indice me tamē
Vincūt et fateor carmīa gloriā
Et docti numeri tuā
¶ Reddis Virgiliū versibꝰ alterū
Seu prosā libuit texere liberā
Iam prosa fateor Tulliꝰ alter es
Tantū scripta placēt tua
¶ Ceptos ergo precor pergito tramites
Nostri nō tenuis gloria seculi
Et spes vna mei flāmaq; pectoris
Vatū reliquie priū
¶ Aspirent studiis Pierides tuis
Te nobisq; diu fata superstitem
Seruēt et spacij stamina plurimi
Producat Lachesis tibi
¶ Et cū lethiferꝰ te tulerit dies
Nobis perpetuū tu nichilominꝰ
Preclari titulis ora per oīu-
Viues ingenij. vale

¶Ad lesbiũ Metrũ phalenticũ hendecasillabũ.
¶De Nũmo.

Ut quicquid cupis assequare Lesbi
Non magnos opus est paras patronos
Si turget rubeis crumena nũmis
Nũmo nõ melior patron⁹ vllus
Sin vero tibi deficit ille tutor
Nequicq̃ȝ (michi crede) amice Lesbi
Facũd⁹ Cicero patrocinetur.
Persuadet citius nichil beata
Impetrat citius nichil crumena
Hac quicũqȝ voles eris repente
Facundus/ generosus/ atqȝ bellus
Iocund⁹ sapiens amabilisqȝ
Hac et consul eris et imperator
Hec te si cupies deũ creabit
Equabitqȝ Ioui/ sed vt tumẽtes
Cessabit loculos grauare nũm⁹
Fies rurs⁹ eras qd ante Lesbi
Tam grat⁹ veniens tuis amicis
Quã p̄mũ puto parsimoniarũ
Aduẽtare diem hijs madens lagena
Quos et semper olens iuuat culina
Hic sic dũ loculos habere Lesbi
Cessas: desinis esse charus. era
Desisti dare: desijsti amari

¶ Guielmi Goudani.
Canonici diui Augustini in Stein Theologi ac Poete Clarissimi.

¶ Prosopopeia Hollandie bello penuria morbo factioibus iamdiu vexate de suorũ calamitate lamẽtantis.

Nox erat et fessũ me mollia strata tenebãt
Vicerat et facilis sopor artus
Ante oculos cũ clara meos Hollandia stabat
Credere non dubitaueris vllus
Hei michi qualis erat q̃tũ distabat ab illa
Que viguit pulcherrima quõdam
Hei michi qualis erat stabat laniata capillos
Cesaq; pectus / cesa lacertos
Has michi cũ lachrymis visa est deprome voces
Quã gemitus rupere frequẽtes
¶ Succubui tot victa malis lassata gemẽdo
Iam misere michi pectora anhelãt
Iam nostri largis fluuij sũt fletib⁹ aucti
In lachrymã sanguis fluit õnis
Diuitie cecidere mee: cecidit bona rerũ
Copia / bellorũ feritate
Horrida iãpridem totã me torret egestas
Atra fames iam regnat vbiq;
Quacũq; ingrederis credas occurrẽ manes
Ora modis sũt pallida miris

Auribꝰ opplorat gnatorū turba paternis
Tota effusa est fletibꝰ vxor
O quid agat pietas: q̄d agat pater atq̧ maritꝰ?
Pane caret quē porrigat om̄i
Horruit corda grauis dolor / inserpitq̧ medullis
Ingens surgit pectore flāma
Propria nil tangūt mētē mala / posse pusillis
Gnatis cū genitrice mederi
Emptū morte velit lachrymas spectarē suarū
Haud quaq̧ tolerabile visū est
Ille petit campo bacchas lapidosaq̧ corna
Decutit alter ab arbore glandes
Hic sperat vitā iamiā fugisse parātem
Graminea radice morari
Pars fessi medijs ah ꝓcubuē plateis
Pessi animas egere sub auris
Multa sapo iferis uiuēta cadauera lectis
Mors sonū dedit atra perhēnē
Non audituras q̄d vociferaris ad aures?
Eternꝰ sapor occupat illas
¶ Aedibꝰ heu medijs ceu castris Martia fulgēt
Signa: micant domibꝰ clipeorū
Fulgura / iā vacuis argēto iam spoliatis
Lance sua rutilanteq̧ peluī
Tartareis volitat pēnis metus oīa circū
Et comitē trahit ille tumultū
Ferrate cursāt certa sub nocte cohortes
Armarū sonitu oīa plena
Tecta boant clamore virū / clangorē tubarū
Nec nō femineo vlulatu

Ceditur hic pūr suis thalamis icautꝰ inermis
Sub miserāde cōiugis ora
Ille tremēs capit arma manu/ruit obuiꝰ hosti
Sed sūptis moriturꝰ in armis
Capti alij pariloqz foro ferienda iubent
Tendere seue colla securi
Frangitur et laqueo guttur: trūcata leuāt
Aereis q̄ corpora malis
Sūt qbꝰ (ah crudele) artus i frustra secāt
Non sat penas morte dedisse
Duc age metantes circūduc lumina muros
Hic spectacula dira videbis
Solibus et ventis pendēt atqz pinnibꝰ armi
Cissaqz pectora nigraqz crura
Ecce vel ora virorū p̄acuto stipite fixa
Horrendo ora fluētia tabo
Me miserā ut vereor fama vulgāte loquaci
Talia ne iam nouerit orbis
Incipiā merito regio trux barbara dici
Et scelere ante imanior ōnes
¶ Euheu diductis mea squalēt arua colonis
Hirta incultaqz plena ferarū
Nullꝰ qui pingues glebas iuertat aratro
Fenora q̄ segetū metat ampla
Non iam grex letis distentꝰ obambulat herbis
Non rapidus grex cursat equorū
Cū pecore et stabulis equātes oppida pagos
Depopulatur et horrea Mauors
Sepe latro spolijs tardus per rura vagat
Hos necat/hic incendia miscet

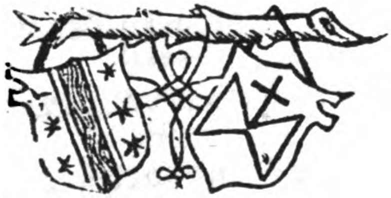
Captiuūq; penus trahit̃ pectorisq; magister
Flet cōiūx: crepitat casa flāmis
Parua queror: densa arma strepūt ualideq; phalāges
Multa per agros pugna neceq;
Nec min⁹ interea est infectus sāguine pont⁹
Proh quot fluct⁹ corpora voluūt
Hic fragor hic mors seua furit/hic feruida bella
Bella forent ceu cetera nusq̃
Pars gladijs perfossa ruit pedibusq; rotat̃
Spumāt multo transtra cruore
Hunc iaculis aīa excutitur: de puppib⁹ altis
Excidit hic peractus in vndas
Collapsusq; inter quassantes ille carinas
Omnia fractus discrepat ossa
Grandia saxa volant fragiles vlulāte sub ictu
Dant gemitū tabule fit hyatus
Fit via vi: pontoq; mari (miserabile dictu)
Sorbent̃ nauisq; virisq;
Postq̃ inclinato cedit pars altera bello
Tū vero noua dira q; cedes
Nulla salus victis fugiendi nulla potestas
Seua vias mors obsidet ōnes
Victorē aspicias rabib⁹ seuire cruētū
More lupi grassantis ouili
Quid sperent quid agāt miseri: iugulū parat alter
Bellendū caput exerit alter
Excipit hic tumido letalia vulnēa tergo
Conditur illi pectore ferrū
Sūt qui desiliant pelago et sua corpora morti
Obijciant certe fugientes

Sumētē penas nimiū crudeliter hostem
Ast vbi tandē egreqȝ quieuit
Debachata satis rabies: iam mitior hostis
Mergit mortua v maqȝ ponto
Quis retinere queat lachrymas: que saxea corda
Non speties mollescere talis
Sāguineis vndis hoim voluūt aceruu
Ipsa vel equora lata redūdant
Mortu9 hic fluitat/illi vita est aimusqȝ
Sed caret is que brachia iactet
Turbaqȝ nare potēs oppressa cadauere denso
Heret: et irrita brachia iactat
¶ Heu nō me tellus īfortunatior vsqȝ
Fasū adeo miserabile nulli
Vndiqȝ clausa premor/pugna est intusqȝ forisqȝ
Vndiqȝ mors me pallida spectat
Sū tot nuda meis reb9/tolerabile: si nō
Et populi viduata cateruis
Res bello periere mee: bellūqȝ et egestas
Sema viros hausere frequētes
Preterea pars magna mei toto errat ī orbe
Exul: egens victusqȝ larisqȝ
Nec miseris dulcē patriā: nec visere paruā
Fas sobolem cū coniuge chara
¶ Ergo sopiti cāt9 hilaresqȝ choree
Territa gaudia conticuere
Mult9 vbiqȝ dolor/impletur que sub9 ether
Ingens occupat ōnia luct9
Merces ille suis deplorat egen9 adēptas
Hec plangit viduata marito

Luget natos amissos orba senectus
Pupilli fleuere parentẽ
Un fata sui mature apteq; cubili
Non semel ingemuere puelle
Ipsa vel indigno languet merore iuuẽt⁹
Prorsus tantis molib⁹ impar
Quo superi tantas quo crimine mouim⁹ iras?
Quo merite tot crimine penas?
Si dabimur leto / et iã prudẽ Hollãdia diuis
Inuitis superest: peream⁹
Quãdo sic placitũ / mortẽ nil deprecor: oro
Ad uolitet pernicib⁹ alis
Mors cita mun⁹ erit / ꝑperato occũbẽ casu
Si datur: occubuisse iuuabit
At michi qui tãdem tãtorũ causa malorũ
Hij mea viscera quos genuere
Quos alui quib⁹ a nobis est q̃cq̃d honorũ est
Per nos quicq̃d diuitiarũ
Dãnũ si dederit vinct⁹ meritis tibi nullis
Non capies graue pectore vuln⁹
Sin nocuisse parant hij quos ꝓdesse decebat
Ingenti ferient dolore
Vos ne mei gnati miserã laniare parẽtẽ?
Has ego per lachrymas gemitusq;
Per vos oro ipsos / per dulcia pignora / nõ sic
Non sit cũcta potẽcia tanti
Vt pietas tumidus decedat pectorẽ toto
Et subeat crudelis Erinnis
Est onus ois honos, idẽ res lubrica sic
Et curis comitatur amaris

Cessa ferit vent⁹/nõ sũt sublimia tuta
Alta cadũt grauiore ruina
¶ Preclaris etiã parti deruitqʒ soletqʒ
At regionũ ego cessero nulli
Quãuis pregrãdes Libye superam⁹ aristas
Nec pecoris magis altera habũdat
India mittit ebur/mittũt sua thura Sabei
India fuluũ iactat Hydaspen
Est quã Pactol⁹ est quã Tag⁹ amnis inauret
Claris hec fecũda metallis
Unde alibi pulchrã reperiri litore gẽmã
Hic splẽdẽtia marmora nasci
Quis vites Rheni qs Thymoli nescit odores?
Cui nõ cognita vellera Serũ?
Nec me Sidonijs iactatũ preterit ostrũ
Assyriũ neqʒ fallit amomũ
Dotes queqʒ suas tellus habet: attamẽ ausit
Me nõ ulla negare priorẽ
Sed qd lamẽtor? quid ianes fũdo querelas
Verba tulit citius õnia vent⁹
Nil prosũt lachryme/nil tot suspiria prosũt
Occlusas pulsauim⁹ aures
Heu quos implorẽ. que supplex numina poscã?
Quis laturus opem pereũti?
¶ Magne parens rerũ tremefactãs oĩa nutu
Qui mũdi moderaris habenas
Te penes est vite pariter mortisqʒ potestas
Nent tuo sene iussa sorores
Tu iubeas pax alma/qes trãquilla resurget
Bellũ ouitur si iusseris idem

Aspice fortunas oculis qb⁹ õnia nostras
Aspice tantos oro labores
Me pereūte tui pars magna occūbet honoris
Thure ego centū templa vaporo
Virginibusq; tibi quid sū factura sacratis
Quarū tu contactus amore?
Quasq; tu⁹ manet āplexus thalamiq; pudici
Quas tibi sponsas antea seruo
Ecquid ehem video: īmanes pādūt hyatus
Tartarei / accensoq; furore
Supplicia Eumenides pperāt noua / q̄ mala tāta
Tanta meos ne manēt mala gnatos.
Horreo conspiciens. riguit coma / surgit ī auras
Mēbra fluūt sudore tremūtq;
Huc agite o gnati tātas euadite penas
Huc oculos huc vertite vestros
Plura loquebat: si non paucitantia velox
Pectora somn⁹ destituisset

¶ Deo  Gracias.

¶ Finit Silua Carminū per Aellaertū
Gauter calcographū castigatissime
exaratū in Gouda ad
decimū quītū
¶ Anno mille- simo
Kalendas Junij.
Quīgētesimo xiij.

✠ ✠ ✠

